

Nouveautés

Number 142, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49744ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (142), 4–21.

essai

GILLES MARSOLAIS

***Le film sur l'art, l'art et le cinéma :
fragments, passages***Triptyque, Montréal
2005, 204 pages

Dans son dernier essai, Gilles Marsolais, auteur, critique et membre du comité de rédaction de la revue *24 images* depuis 1988, invite le lecteur à un portrait kaléidoscopique d'un créneau marginal du cinéma : le film sur l'art. À travers une multitude d'exemples, il tente de cerner une matière volumineuse, aux œuvres nombreuses mais souvent obscures, sans prétendre à l'exhaustivité.

L'intérêt de l'auteur est de faire découvrir ce cinéma à un plus large public, mais surtout de légitimer le film sur l'art qui, écrit-il, relève du documentaire et s'en distingue en proposant « un double niveau de lecture » de l'art : celui de l'œuvre ou de l'artiste dont il est question et celui du film lui-même. Marsolais rappelle que « le film sur l'art incite à considérer autrement le rapport à l'œuvre d'art et [qu'il] participe à la relecture de l'histoire de l'art », tout en permettant le déploiement créatif du matériau filmique (ce travail cinématographique est d'ailleurs, pour lui, ce qui

donne « sa pertinence au film sur l'art et qui assoi[t] sa légitimité »). L'auteur s'attache surtout au cinéma produit depuis 1980 et les rapports du cinéma avec plusieurs arts (danse, peinture, photo, musique...) sont évoqués à travers la présentation critique de nombreux films, cinéastes et artistes.

Ses objectifs sont donc de lever le voile sur une imposante production peu ou mal connue, de méditer sur celle-ci et sur les défis qui l'attendent et de casser les préjugés entretenus à son endroit. Si certains films sont peu novateurs, trop didactiques, Marsolais démontre que plusieurs cinéastes ont pourtant fait du film sur l'art à la fois un véhicule de connaissance et de réflexion, mais aussi un objet d'art en soi. Au cours de cette enquête, il décrit les

dangers qui guettent le film sur l'art : les commentaires trop emphatiques ou directifs ; trop d'attention portée à la vie de l'artiste, au détriment de ses œuvres ; le risque de verser dans l'hagiographie, la vénération et l'anecdote (surtout pour le genre biographique) ; la menace de standardisation du film sur l'art ; celle de l'utilisation de la technique / technologie au désavantage du sujet...

La méthode adoptée par l'auteur consiste surtout à décrire d'abord brièvement un film, son contexte de création, puis d'en faire une critique selon les critères mentionnés plus haut. Ainsi un large territoire est couvert avec succès dans la mesure où l'auteur parvient à faire une synthèse évaluative du propos des films choisis et de leur forme. Son expérience de critique explique sans doute le fait qu'il ait parfois tendance à juger durement certains films – et que le ton de ses évaluations soit occasionnellement prescriptif –, ce qui ne l'empêche pas de s'extasier face à d'autres qui lui paraissent réussis. Parmi ceux-ci, on peut retenir le *Picasso* de Emmer, « l'un des premiers cinéastes sur l'art à s'être colleté aux limites du cadre (du tableau et de l'écran), aux problèmes d'échelle de plans, de durée, de narration, voire à la mise en scène » ; le *Passion* de Godard, « un manifeste en faveur de la liberté créatrice de l'artiste » ; les films de Storck, réalisateur qui « renouvela [le film sur l'art], notamment en s'interrogeant sur le potentiel du mouvement, de l'espace et de la durée au cinéma » ; ou encore ceux de Baussy qui témoignent d'une « intelligence analytique d'une rigueur exemplaire ».

On doit mentionner que, comme le sujet est vaste et que l'auteur nous offre, tel que promis, un (riche) panorama du film sur l'art, il aurait sans doute été pertinent d'inclure une bibliographie et peut-être davantage de références pour le lecteur qui souhaiterait poursuivre la lecture.

GABRIEL LAVERDIÈRE

CLAIRE MARTIN

À tout proposL'instant même, Québec
2006, 181 pages

Dans son nouveau livre, Claire Martin nous offre une série de réflexions, drôles ou sérieuses, dubitatives ou ironiques, des commentaires, des observations sur le monde actuel, établissant souvent des liens avec le passé : dans sa longue vie, qui paraît courte, elle a vu passer des modes, des événements politiques, des guerres, beaucoup de littérature, des bouleversements sociaux. Elle a été comblée d'honneurs (le plus récent : l'édition critique de *Dans un gant de fer* dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » des Presses de l'Université de Montréal). *À tout propos* est à l'image de sa vie, mais ce recueil n'est pas la rétrospective d'un écrivain las d'assister à la comédie humaine, plutôt la preuve qu'il est toujours profondément impliqué dans ce qui se passe dans le monde. Ses commentaires sont aussi pétillants de verve que ses propos quand elle donne une conférence devant grand public – elle va droit au but, elle n'a pas de temps à perdre en prenant des détours, en ménageant des susceptibilités. Quand elle dit : « Écrire : survivre à qui voulait vous tuer » (p. 39), le lecteur averti sait qu'elle fait référence non seulement à son père, personnage omniprésent dans son œuvre, mais aussi à l'époque de son enfance où l'école préparait les petites filles à oblitérer leur intelligence en acceptant le rôle que leur assignait « le système », autrement dit, l'Église, l'État, la Tradition.

Mais ce ne sont pas uniquement des soufflets que distribue l'auteure. En citant certains de ses auteurs préférés (Montaigne, Voltaire, Musset, Gide, Wilde, Cocteau, d'Ormesson, entre autres), Claire Martin, sans jamais trop insister, nous ramène non pas en arrière, mais projette en avant et prouve que la sagesse – des autres, la sienne – devrait nous servir à mieux saisir les maux qui accablent le monde actuel. Hélas, nous faisons la sourde oreille devant les voix qui nous mettent en garde. Écoutez-la citer Georges Charpak, prix Nobel : « Quand vous voyez des enfants de cinq ans qui se balancent en répétant des dogmes, vous savez que nous som-



mes fichus si c'est ça qui l'emporte » (p. 100). Elle s'abstient de commenter, ce serait superflu. Voilà une des plus grandes qualités de ce livre : il n'y a rien de trop, les vignettes sont parfaites, sans fioritures, car il importe d'atteindre le lecteur directement, immédiatement. Que ce soit dans son comportement, la disparition de l'art de la conversation, l'appauvrissement de la langue, le manque de politesse, l'amitié mal comprise, la peur devant la mort (« Qu'est-ce que la mort ? [...] Finalement, ce n'est rien », p. 140), l'auteure fait toujours mouche. Dans son kaléidoscope, Claire Martin touche à tout, dans un désordre (la vie est-elle de l'ordre ?) rafraîchissant et revigorant. Elle étonne, elle ravit par sa finesse de l'observation, elle laisse songeur, elle met au défi ceux qui considèrent la lecture une perte de temps. Ils en gagneraient beaucoup en mettant *À tout propos* sur leur table de chevet et en goûtant une page par soir.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉ PRATTE
Aux pays des merveilles.
Essai sur les mythes politiques québécois
 VLB éditeur, Montréal
 2006, 153 pages

La polémique à propos de l'indépendance du Québec est vivace, comme en témoignent les récents événements touchant des artistes québécois échaudés par le discours nationaliste ainsi que la publication par le Conseil de la souveraineté d'un guide scolaire sur la façon de parler de la souveraineté à l'école. André Pratte, journaliste à *La Presse*, est reconnu depuis un bon moment déjà pour être un des plus féroces ennemis des souverainistes. Jouissant du privilège de détenir sa propre chronique au sein de l'équipe du journal de Paul Desmarais, Pratte publie *Aux pays des merveilles*, un essai dans lequel il tente de se faire le porte-parole des fédéralistes du Québec. Il s'agit du cinquième ouvrage publié par le journaliste, le troisième chez VLB éditeur.

Pratte s'attaque au complexe de persécution des

Québécois souverainistes, mettant en évidence la mauvaise foi de certains ; il s'en prend aussi aux erreurs commises par les clans péquiste et bloquiste, relevant entre autres au passage la bourde de Jacques Parizeau après le référendum de 1995 et la croyance selon laquelle ce référendum a été « volé ». Il écorche aussi les tenants de l'hypothèse selon laquelle un Québec souverain serait un endroit meilleur, discréditant en outre le budget virtuel dévoilé par François Legault en mai 2005.

Par contre – et c'est ici que le discours de Pratte devient intéressant –, il jette aussi la pierre aux fédéralistes mous, qui n'osent pas prendre la parole, peut-être parce qu'être fédéraliste au Québec n'a pas la cote, alors qu'être partisan de l'autre clan semble aller de soi aux yeux de certains, semble correspondre à « la norme ». Pratte reproche au Canada anglais de se vautrer dans sa complaisance, de refuser d'accorder quelque considération aux préoccupations des Québécois – par incompréhension autant que par condescendance.

Pratte admet, dans la préface de son livre, avoir bu dans les deux coupes : il a voté « oui » aux référendums de 1980 et de 1995, mais a déchanté par la suite, ne se reconnaissant plus dans le discours péquiste. Cet essai n'a pas la prétention de proposer une piste de solution, prend la peine de mentionner l'auteur. Il a pour but de sonner le réveil des fédéralistes afin de les solliciter à défendre leur position, à soumettre des idées, à entretenir le débat, à donner de l'opposition au discours souverainiste.

L'essai de Pratte est fouillé : plusieurs études sont citées, des chiffres sont fournis. Sa stratégie est la réfutation et, dans de nombreux cas, elle jette un éclairage nouveau sur plusieurs dossiers. On pourrait toutefois reprocher à l'auteur d'avoir puisé plusieurs fois dans des enquêtes publiées par *La Presse*, bien que *Le Devoir* et d'autres périodiques soient cités de temps à autre. Sa vision de la société québécoise apparaît basée davantage sur des principes économiques, mais l'auteur relève la pertinence de considérer cet aspect, quoi qu'en pensent les plus idéalistes. Peu importe le côté de la clôture où il se trouve, le lecteur gagnera à parcourir l'ouvrage du journaliste, pour se confor-

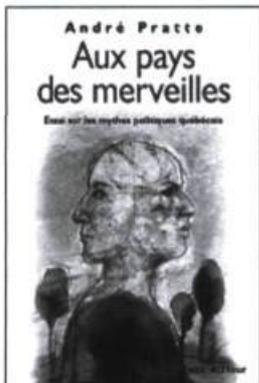
ter dans ses allégeances politiques ou pour voir ce que l'Autre a à arguer pour étayer l'idéologie qui l'interpelle.

STEVE LAFLAMME

CHRISTIAN RIOUX
Carnets d'Amérique
 Boréal, Montréal
 2005, 196 pages
 Coll. « Papiers collés »

Comme pour mener son lecteur de la caverne des ombres au monde de la connaissance, Christian Rioux propose un recueil essayistique d'une grande cohérence afin de démystifier « le pays parfois inquiétant mais souvent fabuleux à côté duquel [nous vivons] » (p. 18), les États-Unis. Brossant un tableau complet et documenté de la superpuissance mondiale actuelle, le journaliste québécois livre un fascinant témoignage bâti sur le critère d'objectivité que sa profession exige pendant que l'essayiste combat par la réflexion une dualité discursive dont les pôles demeurent intimement liés à une méconnaissance généralisée de la société américaine. Mais le titre, *Carnets d'Amérique*, s'il évoque le sujet central du discours, les États-Unis, souligne aussi la double acception du terme qui renvoie à l'Amérique au sens large, cette Amérique à la fois conquise et réactionnaire que l'on découvre profondément liée aux démarches « étatsuniennes ». Ode au jugement éclairé pour une redéfinition à la fois américaine et mondiale.

Essayiste (*Voyage à l'intérieur des petites nations*, 2000) et poète (*Les années temporaires*, 2002), Christian Rioux réunit dans cette troisième publication des textes dont la majorité est déjà parue dans le journal *Le Devoir*, dont il est le correspondant en France. *Carnets d'Amérique* s'inscrit dans un mouvement éditorial récent de démystification idéologique (*Pas si fous, ces français !* de Nadeau et Barlow (2005), *Mort de la globalisation* de John Saul (2006), par exemple). En effet, observateur qui refuse d'effectuer un choix « entre le discours de Washington, souvent sans nuances, et sa dénonciation extrémiste » (p. 194), Rioux soupèse chaque position grâce au regard étranger de celui qui a sillonné les États-Unis pendant l'année 2003. Ce regard averti



et nuancé permet de réconcilier les vues diversifiées et parfois contradictoires de personnes rencontrées en cours de route ou de personnalités politiques, et même de départager avec une formidable cohérence l'imagerie romanesque (Kerouac, Twain, Cooper, etc.), la mythologie américaine (rêve américain, mythe de l'ouest, CIA, etc.) et la situation réelle des États-Unis (illusions et désillusions).

Divisé en trois parties intitulées « Le pays réel », « L'envers du décor » et « L'Amérique a changé », le recueil de Rioux mène habilement le lecteur vers une réflexion approfondie sur la nécessité de prendre en compte les enjeux idéologiques, culturels, moraux, politiques et économiques pour percevoir de façon plus clairvoyante l'influence mondiale de « l'empire américain » et, surtout, de définir notre propre pays dans cet état du monde. Le lecteur québécois reçoit au bout du compte une invitation à la redéfinition du projet souverainiste dont la pertinence doit être réévaluée à la lumière des changements observés dans la politique internationale des États-Unis depuis 2001, et qui ont incontestablement transformé le visage tranquille du monde qui avait engendré le référendum de 1995. La question passe donc de la sphère intellectuelle à la sphère politique, prenant des allures d'ultimatum. Cette façon d'interpeller le lectorat au terme d'une fine analyse contribue à faire de *Carnets d'Amérique* un recueil d'une rare qualité interprétative qui atteint vraiment son principal objectif : créer une « place pour une critique intelligente de la première puissance du monde » (p. 194) en la libérant du canevas polarisé. Un remède, sinon un premier pas, contre la désinformation.

CLAUDIA RABY

MARCEL TRUDEL
Mathieu d'Avignon. « Connaitre pour le plaisir de connaître »
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 2005, 80 pages

À juste titre, Marcel Trudel jouit d'une grande réputation comme historien de la Nouvelle-France et tous s'accordent à reconnaître en lui un de ceux qui ont fait évoluer la science historique au Québec,

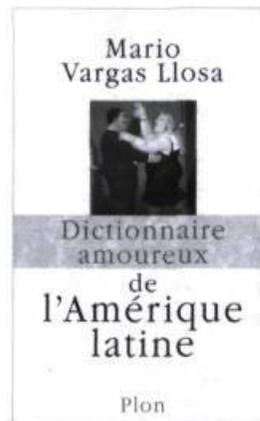
en collant aux documents et archives, comme l'avait fait cent ans plus tôt François-Xavier Garneau. Faisant cela après des historiens d'idéologie messianique et ultramontaine, il a certes déplacé des monuments et perturbé des idées reçues. Au fil des décennies, il a réalisé une somme historique incontournable sans qu'il ait pour autant le dernier mot, car il a formé d'autres historiens qui pousseront plus loin la recherche historique et ses interprétations.

Dans ce petit livre des PUL (« Série Entretiens »), Trudel répond aux questions de Mathieu d'Avignon sur l'histoire, sur le Régime français, sur Champlain et Dugua De Mons, sur l'esclavage ou le racisme, toutes questions qu'il a traitées plus en profondeur dans ses écrits. Je ne suis pas sûr que cez entretien des 7 février 2000 et 25 septembre 2003 valait ce livre. Ceux qui connaissent Trudel n'y apprennent rien de nouveau. Au contraire, la transcription telle qu'établie par d'Avignon déçoit, surtout quand on a lu les *Mémoires d'un autre siècle* (1987). Bien sûr, il s'y trouve à la fin une bibliographie précieuse. Mais l'introduction de d'Avignon, d'écriture souvent indigeste, aux phrases parfois alambiquées, parfois bavardes, cherche trop la querelle plutôt que la « nouvelleté » du point de vue, comme disait Montaigne. Les PUL nous avaient d'ailleurs habitués à plus de rigueur ; autrement ce fascicule un peu bâclé nous aurait épargné des erreurs de prénom (Hamelin, p. 37), de nom (Lacourcière, p. 59) et un certain relâchement général du texte.

ANDRÉ GAULIN

MARIO VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine
Plon, Paris
2005, 743 pages

Mario Vargas Llosa, ayant beaucoup écrit sur l'Amérique latine, souvent à partir de Paris ou de Londres, était tout désigné pour signer ce qui est plus un recueil d'essais qu'un véritable dictionnaire. C'est la manière de regrouper les textes, manière propre à cette belle collection de l'éditeur Plon, qui donne tout de même du *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine* la justification de



son titre : les articles et essais divers de l'auteur sont présentés selon l'ordre alphabétique que l'on attend de ce genre d'ouvrage, avec renvois d'un article à l'autre lorsque cela s'y prête. Écrivain majeur du Pérou (et de la littérature universelle), Vargas Llosa ouvre et ferme son dictionnaire avec deux de ses compatriotes :

Ciro Alegria (« notre premier romancier classique ») et Emilio Adolpho Westphalen (« s'il était né argentin, il serait, peut-être, Borges ; mexicain, Octavio Paz »). Entre les deux, des textes sur des écrivains majeurs tels que Julio Cortázar, Carlos Fuentes, Pablo Neruda, Gabriel Garcia Marquez, Manuel Puig ou encore des artistes comme Frida Kahlo, Luis Buñuel, des personnalités politiques comme Fidel Castro, Ernesto « Che » Guevara, Christophe Colomb ; aussi, des entrées où il est question de la Colombie, du Chili, de Cuba, mais aussi des articles sur des sujets plus généraux (« Humour », « Intellectuel », « Empire inca », « Littérature », « Engagement », etc.).

Le titre annonce bien le parti pris requis pour signer un tel dictionnaire. La première phrase du texte de présentation souligne clairement le regard subjectif, propre à l'essai et normalement absent d'un dictionnaire, qui sera au cœur du livre : « C'est à Paris, dans les années 60, que j'ai découvert l'Amérique latine », nous prévient l'auteur en soulignant qu'il s'agira donc de son Amérique latine. Les textes réunis ont été écrits et publiés entre 1952 et 2004, soit sur une période d'une cinquantaine d'années, ce qui permet de voir chez l'auteur « une pensée en mouvement », où on découvre aussi bien Vargas Llosa lui-même que l'Amérique latine. On comprendra alors que l'auteur ne parle pas de tous les pays de cette Amérique, et qu'il puisse sembler y manquer des entrées qu'un autre aurait privilégiées. Comme Montaigne le disait des ses essais, Vargas Llosa est ici la matière de son livre : il y parle de lui, de son œuvre, du Pérou... et de l'Amérique latine. Et ce livre réserve de belles soirées à qui s'intéresse à l'un comme à l'autre.

GILLES PERRON

VIRGINIA WOOLF

Une prose passionnée et autres essais

Traduit de l'anglais par Geneviève Letarte et Alison Strayer
Boréal, Montréal
2005, 132 pages
Coll. « Papiers collés »

Geneviève Letarte et Alison Strayer nous présentent ici dix essais (dont neuf inédits en français) écrits par Virginia Woolf entre 1925 et 1928, c'est-à-dire au cœur de cet entre-deux-guerres au cours duquel la journaliste et critique littéraire, alors au centre de la société littéraire britannique, trouva enfin la manière personnelle qui lui permit d'écrire les grands romans modernes qui ont fait sa renommée internationale, soit *Mrs. Dalloway* (1925), *To the Lighthouse* (1927), *Orlando* (1928) et *Waves* (1931).

Textes de réflexion, critiques et essais divers, les articles rassemblés font entre deux et vingt pages, l'écrivaine tissant et resserrant son propos au gré des trouvailles, tantôt « poétiques » et tantôt « prosaïques », comme s'il s'agissait pour les mots de creuser de nouveaux chemins dans l'esprit du lecteur, personnage auquel Woolf rend généreusement ses lettres de noblesse dès son « Introduction au *Common Reader* », entendu que le « commun des lecteurs » a toujours son rôle à jouer dans la mise en œuvre d'un univers mental régi par la seule magie des mots.

« Il suffit d'une demi-feuille de papier à lettres pour raconter toutes les histoires qu'il y a dans tous les tableaux du monde » (p. 30). Ainsi, tandis que la littérature du XX^e siècle sombre « sous l'emprise de la peinture », c'est dans l'œil interne que Woolf voit se former la vision de l'écrivain attentif aux moindres petits mouvements de la vie, l'auteur pince-sans-rire allant jusqu'à s'imaginer ce que seraient des romans entiers « consacrés à la grippe, des poèmes épiques à la typhoïde, des odes à la pneumonie, des poèmes lyriques au mal de dents » (p. 34). À tout prendre, il faut lire cette réflexion de haute voltige sur l'achat d'un crayon à mine pour comprendre le titre de ce recueil pour le moins éclectique, la « prose passionnée » de Woolf se liant bien au-delà de l'amitié avec le style de Thomas De

Quincey. Aussi est-ce en reconnaissant sa dette envers ce précurseur que Woolf nous laisse entrevoir la pointe parfaitement aiguisée vers laquelle semblent converger toutes ses ambitions de femme de lettres : « heureusement, chaque époque comprend des écrivains qui déconcertent les critiques, qui refusent de suivre le troupeau, qui s'obstinent à chevaucher les frontières » (p. 66). Heureusement, en effet.

DAVID LEBLANC

étude

SIMONE GROSSMAN

Regard, peinture et fantastique au Québec

L'instant même, Québec
2006, 201 pages

Simone Grossman enseigne les littératures française et québécoise à l'université israélienne Bar Ilan. Elle est spécialiste des relations entre littérature et peinture dans le surréalisme et le fantastique. Dans l'ouvrage théorique *Regard, peinture et fantastique au Québec*, elle s'intéresse à la présence très prononcée de la peinture dans nombre de romans, mais surtout de nouvelles fantastiques québécoises des trente dernières années.

L'essai de Grossman se divise en deux parties dans lesquelles elle explore la relation entre le lecteur, le personnage et l'œuvre d'art picturale. Tout est question de point de vue, dans le fantastique, dit-on. L'auteure aborde donc l'importance de la perception, du regard que le personnage porte sur le tableau. Souvent, relève-t-elle, l'œil de l'observateur construit ce qui s'offre à son regard – « la poïétique, dans son acception valéryenne, vise le «faire» de l'œuvre [...] la création impliquant que le créateur se soumette à l'œuvre en élaboration » (p. 22). Puis elle s'attarde à la participation du tableau à la fantastique du texte : parfois le tableau entre dans le récit, parfois c'est le récit qui s'infiltré dans le tableau.

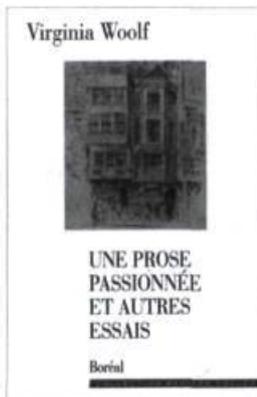
Plus encore, souvent le personnage qui est témoin du surnaturel est phagocyté par l'œuvre d'art – comme c'est le cas dans la nouvelle « L'amateur d'art » de Carmen Marois. Grossman touche également au regard que jette le portrait sur ce qui l'entoure.

Voilà un ouvrage des plus intéressants, qui met de côté les concepts déjà entrés dans l'usage que sont les éléments de base de la définition du fantastique. Trop souvent, le fantas-tiqueur théoricien s'échine à reformuler en ses mots les notions de présence de l'insolite dans le quotidien, de fracture du réel, de déstabilisation, de résistance à l'impossible, etc. Grossman, pour sa part, présume que le lecteur connaît les assises de la théorie du fantastique.

Le corpus de fiction qu'elle parcourt s'avère original : plutôt que de repiquer les classiques du fantastique canonique, elle arpente ce que le Québec a produit depuis la Révolution tranquille – ce que Lise Morin présente sous l'appellation de « néofantastique » dans *La nouvelle fantastique québécoise depuis 1960. Entre le hasard et la fatalité* – en traitant des contes que Michel Tremblay a rédigés en début de carrière, inspiré par Jean Ray, des nouvelles d'André Berthiaume, en passant par les classiques que sont les récits de Claude Mathieu, de Jacques Brossard, d'André Carpentier, ainsi que des textes moins connus, tels ceux de Pierre Chatillon, de Pierre Ouellet ou de Jean-Paul Beaumier. Grossman n'escamote pas la production féminine, étudiant aussi les Andrée Maillet, Carmen Marois, Diane-Monique Daviau, Marie-Pascale Huglo et Marie José Thériault.

Le corpus est vaste, impressionnant, et surtout fait voir au lecteur que le fantastique est bien vivant au Québec, que ses praticiens sont passés à autre chose que les thèmes vétustes chers aux écrivains de la période effervescente qu'a été le XIX^e siècle. Les propos de Grossman montrent qu'il est possible d'aller plus loin, dans l'étude de ce genre, que le simple relevé de phénomènes insolites : le fantastique est un art aux multiples tentacules... et il fricote avec la littérature !

STEVE LAFLAMME



PASCAL BRISETTE

***La malédiction littéraire.
Du poète crotté au génie
malheureux***Les Presses de l'Université
de Montréal, Montréal

2005, 413 pages

Coll. « Socius »

S'il est une figure littéraire qui a amplement profité du mythe de la pauvreté et de l'indigence, qui a rassemblé en elle les diverses postures du Marginal par excellence, que ce soit dans ses mœurs ou dans les discours tenus, c'est bien celle du poète. Aussi, au premier abord, l'ouvrage de Pascal Brissette peut-il apparaître comme une confirmation, savante, documentée, certes mais dont se doute le lecteur moyen. Villon et Rutebeuf, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, plus près de nous Nelligan, Gauvreau et plus récemment Vanier ou même les stars du rock, composent à eux seuls une lignée de personnages marqués par la bohème, l'échec social et dont on connaît, ne serait-ce que par ouï-dire, les frasques et les coups d'éclats, les mœurs dépravées ou les écrits sulfureux. Tout le monde n'est pas dupe et reconnaît sans problème que ces iconoclastes ont été l'objet d'une mythification à outrance. Mais tsst ! tsst ! Ne sautons pas trop allègrement aux conclusions. C'est une

chose que d'être familier avec un mythe, c'en est une autre que d'en saisir tous les enjeux. Brissette, qui a déjà publié une étude sur le mythe de Nelligan, s'est en effet donné pour tâche « de réfléchir globalement et historiquement à la fonction du malheur dans les processus de légitimation culturelle ainsi qu'aux formes qu'il doit adopter entre 1770 et 1840 pour être touchant, acceptable, rhétoriquement rentable » (p. 17-18). Ce que la première partie de l'intitulé

identifie comme *la malédiction littéraire*, ce sont d'abord les conditions matérielles de la pratique des lettres, mais surtout l'icône christique de la souffrance, laquelle va constituer une forme de pouvoir, spirituel celui-là, à l'égard de la société civile. Ce qui intéresse

au premier chef l'auteur, ce n'est ni la biographie, ni la connaissance empirique des auteurs qu'il va aborder, ni même la sociologie, c'est l'univers discursif, la somme et l'interaction des discours qui se trouvent à construire l'effigie de l'écrivain malheureux. L'ouvrage, divisé en deux parties, retrace, dans un premier volet chronologique, la construction du mythe du poète malheureux, dans la période qui précède 1770, à partir d'une triple filiation : la mélancolie, la pauvreté et la persécution, lesquelles servent à décliner les trois premiers chapitres de l'ouvrage. Ce sont en quelque sorte les relais qui conduisent à ce qui va acquérir valeur de lieu commun à partir de 1770 jusqu'en 1840, période qui clôt l'investigation de l'ouvrage. Des écrivains vont s'accaparer l'une ou l'autre posture en fonction du capital de légitimation qu'elle promet. C'est l'objet de la seconde partie de l'ouvrage que de retracer les balises historiques de ce mythe. Une fois les topiques du « capital malheur » bien établies, l'ouvrage passe en revue, au fil des quatre chapitres qui composent cette deuxième partie, les cas de Jean-Jacques Rousseau, objet d'un véritable culte après sa mort, et de Julie de Lespinasse, qui ont choisi de se dissocier de leur société (les Encyclopédistes pour le premier, les salons pour la seconde). La Révolution va aussi produire sa part de victimes qui vont exploiter leurs malheurs en vue de se légitimer. Chateaubriand joue à plein la figure de l'exilé (une des variantes du persécuté) et écrit un éloge du malheur en le rattachant à une imagination et une sensibilité hors du commun. L'image du Poète malheureux, qui détrône celle du Philosophe, va profiter aux écrivains du désespoir romantique. Certains poussent très loin la propension au malheur. Élise Mercœur se laisse mourir après une rebuffade du Théâtre-Français, qui refuse sa tragédie ; Escousse prépare soigneusement son suicide et fixe dramatiquement le sort des jeunes gens talentueux comme lui et son compagnon mais que la société de l'époque prive de toute velléité de gloire littéraire. Alfred de Vigny, qui croit fermement que la société est responsable des suicides littéraires – voilà qui nous rappelle, n'est-ce pas, un refrain connu sur la mort de

certains des écrivains québécois, dont Saint-Denys Garneau ! – raconte l'histoire exemplaire de Chatterton, jeune poète anglais méconnu mais doué qui meurt dans l'indifférence générale. Mais le cas le plus curieux est celui de Pierre François Lacenaire qui, parce qu'il avait peur de mourir dans l'anonymat, décide de venger ses infortunes littéraires en se faisant assassin et voleur et en réclamant haut et fort la peine capitale pour ses méfaits. Victor Hugo, enfin, emprunte les emblèmes de l'empereur malheureux dans son exil où il est photographié à maintes reprises, isolé mais digne, sur le rocher des Procrits de son île. L'ouvrage de Brissette est exceptionnel à tous égards. La rigueur n'étouffe pas l'aisance du style ni l'art de raconter tout en instruisant son lecteur. L'auteur est un homme de cœur : il éprouve de la sympathie pour les sans nom qui ont tenté en vain de se tailler une place dans le Panthéon des lettres et qui, bien que malheureux de leur état, n'ont pas su en tirer parti comme d'autres mieux nantis sur le plan symbolique.

JACQUES PAQUIN

JEAN FOREST

***Les anglicismes de la vie
quotidienne des Québécois***

Triptyque, Montréal

2006, 186 pages

L'anglicisme est un sujet inépuisable au Québec. Les compilations sont nombreuses, mais les études sérieuses sont rarissimes comme on peut le constater une fois de plus avec le livre de Jean Forest. Il s'agit d'un essai (d'après la page de titre), mais on n'y propose aucune lecture nouvelle du phénomène. Le relevé d'anglicismes de Forest se réduit à 442 entrées traitées de façon superficielle en une quinzaine de pages auxquelles s'ajoutent dix pages de commentaires portant sur onze mots. Le reste consiste en une collection de courts développements (par ex. sur l'histoire de l'anglicisme) ou de mises en scène illustrant l'emploi des emprunts à l'anglais au Québec. Le livre comporte de nombreuses erreurs factuelles et est écrit dans un style qui fait peuple (« au plus sacrant », « c'est-tu assez fort ? »).

L'auteur reprend les clichés les plus éculés (du type l'anglicisme est un « çan-



cer », une « peste qui nous ronge ») et ne fournit aucun cadre explicatif qui permettrait au lecteur de se faire une opinion fondée sur du solide. Les préjugés fleurissent sous sa plume. Ainsi, les francophones d'Europe disposeraient de « l'intégralité du trésor de la langue française » et auraient, eux, la faculté de l'enrichir, mais pas les Québécois (p. 10). À la question : « Le français de France a-t-il beaucoup emprunté à l'anglais ? », l'auteur répond : « Non ». Sans doute a-t-il oublié de visiter le rayon des dictionnaires d'anglicismes de France qui sont du reste promis à un bel avenir si l'on considère le flot des emprunts à l'anglais qui continue de déferler sur l'Hexagone.

Il ne faut surtout pas chercher dans ce livre une identification précise des anglicismes. Pour Forest, *poêle à bois* viendrait de kitchen stove et mitaine au sens de « moufle » de mitten. L'auteur n'a manifestement pas fait de grands efforts pour vérifier ses dires, sinon il aurait biffé ces mots de ses listes ainsi que les pure laine, aiguise-crayon et autres moulin à scie, et il aurait traité avec plus de circonspection les rapports entre brown et brun, bargain et aubaine. Ce livre est de peu d'utilité pour un enseignant.

CLAUDE POIRIER



nouvelle

GILLES ARCHAMBAULT

L'ombre légère

Boréal, Montréal

2006, 177 pages

Dans *L'ombre légère*, Gilles Archambault propose au lecteur 22 courtes nouvelles qui confirment le titre donné au recueil : la part d'ombre, familière aux lecteurs d'Archambault, s'y fait légère, mais d'une légèreté qui tient peut-être plus à la brièveté des récits qu'à une application systématique de l'oxymore annoncé. Les vers de Musset en épigraphe (« Mes chers amis, quand je mourrai ° Plantez un saule au cimetière ° [...] Et son ombre sera légère ° À la terre où je dormirai ») sont aussi révélateurs de ce qui nous attend dans le livre : la mort plane toujours, réelle, absurde, latente ou lointaine, mais presque légère. La première nouvelle donne le ton ! : Lucas « a eu dix-neuf ans hier » (p. 11). Il vient d'apprendre qu'il sera des prochains Jeux olympiques et il se hâte d'aller annoncer la nouvelle à Chloé. Mais juste au moment d'arriver

là où elle devait travailler, il se fait frapper par une auto. « Il ne pourra donc jamais apprendre que Chloé a quitté la ville la veille en compagnie de Luc » (p. 15). Le titre de cette nouvelle ? « Le bonheur ». Voilà un non-lieu qui résume tout l'art de l'auteur.

Ses personnages, qu'ils aient vingt, quarante ou soixante ans, ne sont jamais heureux, sans pourtant être véritablement malheureux. Ce Lucas n'aura jamais connu son malheur, mais les autres, bien vivants, n'en savent pas toujours plus sur leur destin. Certains bilans se font sur un lit de mort, comme ce musicien de jazz qui mourra alors que *joue un air qu'il a toujours détesté*. (« L'ombre légère »). D'autres se font à l'occasion d'une rencontre fortuite : au début de la cinquantaine, le hasard remet un homme en présence d'une ancienne flamme, avec qui il évoque des

souvenirs et les idéaux qui les portaient, trente ans plus tôt, faisant le constat, lucide et sans amertume, de ce qui n'a pas été. Au moment de se quitter, ils sont d'accord sur une chose : « nous ne sommes plus à l'époque des espérances » (« Les espérances », p. 47). Dans d'autres nouvelles encore, des couples se font ou se défont autour d'un chat (« Le chat »), d'un appartement (« Des projets »), d'un bijou (« Le pendentif »). Toujours, sur ce ton de la conversation qui fait la force d'Archambault, il y a cette tristesse voilée, ces projets avortés et, surtout, ces personnages plus vrais que nature qui, bien qu'on s'en défende, nous ressemblent trop souvent.

GILLES PERRON

LOUIS HAMELIN

Sauvages

Boréal, Montréal

2006, 291 pages

Avec la publication du *Joueur de flûte* en 2001, Louis Hamelin présentait un roman au style sobre annonçant la fin d'une époque dans sa carrière d'écrivain : celle des débordements langagiers et des acrobaties verbales. Cinq ans plus tard, avec *Sauvages*, il poursuit son cheminement vers la concision et le dépouillement, troquant cette fois-ci le genre romanesque pour celui de la nouvelle. À n'en point douter, il s'agit d'une belle surprise de la part de l'auteur de *La rage*, qui nous offre, avec ce premier recueil, des textes riches, émouvants et parfois très personnels.

Bien que fort différentes les unes des autres, les dix nouvelles de *Sauvages* – lesquelles nous font voyager de Montréal à Trois-Pistoles, de l'Abitibi jusqu'en Mauricie – peuvent être regroupées autour de deux motifs chers à l'auteur : les vastes territoires géographiques et l'écriture. Qu'ils soient poètes, Indiens cris, débroussailleurs ou informaticiens, les personnages qui peuplent ces histoires expérimentent tous une sorte de rédemption, subissent une « cure de non-identité » (p. 173), en fuyant vers les grands espaces et en renouant avec Mère Nature. Parfois, c'est en croisant le parcours d'un quelconque animal sauvage (un ours, un grand duc d'Amérique) que le protagoniste voit son

existence complètement transformée. Le lecteur, pour sa part, ne peut que se délecter des nombreuses références fauniques qui parsèment le recueil et qui semblent tout droit sorties d'un bestiaire : canards barboteurs, parulines à tête cendrée, roitelets à couronnes rubis et dorée, phalaropes de Wilson. La liste est longue et souvent impressionnante ! Hamelin, on le remarque aisément à la lecture du recueil, est un amoureux de la nature. Les élégants portraits qu'il dresse des bêtes sauvages, des forêts touffues et des lacs isolés de l'Abitibi en témoignent d'ailleurs grandement.

Les thèmes de l'écriture et de la littérature reviennent aussi comme des leitmotifs au sein de ces histoires. En plus des références à Thoreau, à Freud et à Joyce, on retrouve, dans les pages de *Sauvages*, une certaine réflexion sur le pouvoir de la fiction, sur la capacité de celle-ci à générer une infinité de mondes possibles : « Oublie pas que je suis écrivain, affirme un des personnages à une fille qu'il tente de séduire avec plus ou moins de succès. Tout arrive dans ma tête de toute façon » (p. 94). Cette omniprésence de l'écriture et de la création n'est pas surprenante dans la mesure où Sam Nihilo, personnage qui figure dans quatre des dix nouvelles du recueil, n'est nul autre que l'*alter ego* de l'auteur. Dans « Regarde comme il faut », Hamelin, sous le couvert de ce personnage, évoque avec tendresse et nostalgie la nature de sa relation avec ses parents en décrivant la cérémonie annuelle de fermeture du chalet familial situé quelque part au bord d'un lac en Mauricie. Jamais l'écriture d'Hamelin n'a été aussi touchante que dans cette nouvelle à saveur autobiographique.

Que dire de plus, sinon que les dix histoires de *Sauvages* abordent également, et non sans une certaine lucidité, la question de l'indépendance du Québec, des droits autochtones et des coupes à blanc. Que ces textes baignent aussi, comme c'est souvent le cas chez cet auteur, dans les vapeurs de l'alcool et les ébats charnels. Avec ce recueil à l'écriture fine, précise, évocatrice et parfois humoristique, Hamelin révèle encore une fois son immense talent et prouve sans l'ombre d'un doute qu'il est au sommet de sa forme.

JULIEN DESROCHERS

poésie

GILLES JOBIDON

Morphoses

L'Hexagone, Montréal

2006, 104 pages

Gilles Jobidon n'en est pas à ses premières armes en littérature. Il a notamment publié deux romans dont le premier, *La route des petits matins*, a remporté trois prix littéraires prestigieux (Robert-Cliche 2003, Ringuet 2004 et Anne-Hébert 2005).

Avec *Morphoses*, il explore un genre littéraire complètement différent. Le livre constitue un recueil de textes sur des sujets divers. L'unité de l'ouvrage tient principalement dans le mode d'écriture. À proprement parler, ce n'est ni de la poésie, ni de la prose poétique, mais un modèle qui se situe à mi-chemin entre la poésie pure et le récit, en empruntant des caractéristiques aux deux genres. La narration est bien présente, mais en filigrane. Elle se nimbe de réflexions plus évocatrices que descriptives où l'image s'impose résolument. Il convient toutefois de mentionner que les textes ne témoignent pas tous d'une façon de faire similaire. Ainsi, celui qui est intitulé « L'outrage » étonne un peu par son style apparenté à celui qu'on s'attendrait à trouver sous la plume d'un psychologue.

Morphoses est un tout petit livre. De plus, il y a autant de pages blanches, ou ne comportant qu'un titre, que de pages d'écriture. Cette édition aérée ne doit pas nous abuser quant au contenu. La quantité est largement compensée par la densité. Au fil de la douzaine de courtes pièces qui composent le recueil, l'auteur a le temps d'aborder des thèmes aussi divers que l'amour, la vie, la mort, la nature, Dieu, le deuil ou le dire, la souffrance physique ou morale. Il explore ces thèmes avec la force de pénétration propre à la démarche poétique, qui recherche l'expression la plus synthétique des réalités les plus complexes.

Jobidon s'attache à la beauté formelle des phrases, sonorité et équilibre,

évoquant et signifiant. Le résultat est étonnant. Ses textes sont émaillés de trouvailles. « La mer nage sous l'invisible. Le sacré se recueille dans la lumière. Au loin, un nuage joue aux ombres chinoises, éteint l'or d'un champ de blé, le rallume. À la fois pyromane et son envers : Dieu » (p. 74).

En contrepartie, de rares passages manifestent une recherche verbale quelque peu artificielle, qui fait clinquant. « Tes cheveux frémissent. Les rideaux léchés par le vent. Une esquisse de vie sur le drap de ton rythme somnolé » (p. 99). On y trouve plusieurs licences en rapport avec le vocabulaire ou les déclinaisons verbales, à commencer par le titre du livre ; ce n'est pas là sa principale qualité.

N'empêche, le bilan est positif. Les textes de Jobidon atteignent leur but. Au surplus, la poésie, par bien des aspects, échappe à l'analyse et son appréciation n'est pas sans faire intervenir la subjectivité. Un travers dont l'auteur de ces lignes ne se défend pas.

CLÉMENT MARTEL

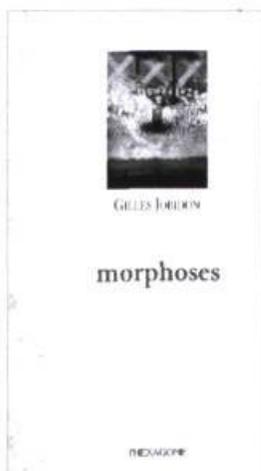
MARCEL LABINE

Le pas gagné

Les Herbes rouges, Montréal

2006, 173 pages

Après presque dix ans de silence, Marcel Labine publie un nouveau recueil de poèmes aux Herbes rouges. « Le monde sensible est notre premier univers, le plus immédiat, celui dont on ne saisit l'harmonie que dans l'instant qui fuit », écrit-il dans la dernière section du recueil, où il procède, dirait-on, à la formulation d'un art poétique. On se surprend de lire de telles phrases, de remarquer au détour une référence à Francis Ponge ou à Thoreau de la part d'un écrivain qu'on aurait dit jusque-là si peu préoccupé par les aléas du monde sensible et les variations du paysage. Labine a délaissé les blocs de prose insécable avec lesquels on était devenu (mais est-ce possible ?) presque familier, écrit en vers, multiplie les formes et joue d'une ponctuation irrégulière et juste à la fois, et consacre une série de poèmes à l'observation d'un chantier de construction, de quelques chiens laissés libres dans un parc, de l'air chargé d'odeurs d'un restaurant ensoleillé, des



rues, des gens, des ombres : « Le silence de la rue reste sans faille ° et les poèmes s'écrivent d'eux-mêmes ». Ou, plus loin : « Le langage est partout dans la pièce, sous les tables, ° dans les verres vidés qu'on remplit en vitesse ». C'est un livre-bilan, qui emprunte de nombreux chemins, une écriture qui poursuit une exploration et qui trouve rapidement, sans chercher plus loin, matière à dire. Après lecture, on revient sur tel ou tel poème, pour retrouver de nouveau ce regard alerte, tout à fait disponible.

VINCENT LAMBERT

récit

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

La fabrication de l'aube

Québec Amérique, Montréal

2006, 115 pages

Il a vu sa mort prochaine avant de sombrer dans le coma. Il en revient. Pourquoi la vie a-t-elle voulu de lui ? Telle est la question que se pose Jean-François Beauchemin dans ce récit autobiographique d'une rare intensité. Avoir conscience de la mort est déjà difficile pour donner un sens à son existence, comme à toute existence, mais avoir conscience d'avoir échappé à sa propre mort ébranle profondément l'écrivain. C'est de cette expérience de rescapé qu'il veut témoigner.

C'est avec finesse et délicatesse qu'il essaie de comprendre pourquoi il est vivant. Qui donc l'a aidé à survivre ? Qui donc l'a aidé à supporter la souffrance ? Qui donc lui a donné du courage ? Il cherche des réponses. Il revisite l'histoire de ses 44 ans de vie. Il retourne dans son enfance, auprès de ses parents, entouré des siens, sa sœur et ses frères, en ce lieu où il a construit son identité. Il revisite aussi les lieux où il fut heureux et malheureux dans sa vie d'adulte. Il se questionne sur Dieu, sur la foi, sur le sens de la souffrance, sur le sens de la vie, sur la beauté éphémère du monde. Et il en conclut que l'amour, celui de sa famille, de sa conjointe, de la vie, l'a gardé vivant. C'est à l'amour qu'il doit d'être un rescapé de la mort. Et, de ce fait, l'amour devient l'axe central de sa nouvelle vie.

Après cette expérience extrême, Beauchemin conclut que son enfance

est terminée. Lui, qui avait eu douze ans pendant trente ans, choisit de devenir un homme. Comme il a compris l'importance de l'amour des siens dans le processus de guérison, c'est à eux qu'il va accorder son attention et à qui il rend hommage avec tendresse dans son récit. Et l'amour et la joie deviennent les matériaux pour fabriquer l'aube de chaque nouveau jour parce que quelque chose veut de lui en ce monde « et ce pourrait bien être la vie elle-même ».

CÉLINE CYR

JEAN RASPAIL

En canot sur les chemins d'eau du roi

Albin Michel, Paris

2005, 342[4] pages

Qui n'a pas rêvé de voyager dans le temps et de revenir à l'Amérique sauvage que découvrirent Cartier et les premiers Européens ? Revoir les paysages immenses, où la main de l'homme n'apparaît pas encore, et où les routes et les frontières mêmes disparaissent dans la touffeur des arbres géants. C'est là que le récit de voyage de Jean Raspail nous transporte. Certes, il existait déjà des routes du temps de Cartier, mais elles étaient encore à la taille de l'homme. Les rivières rayonnaient dans tout le continent et ce sont celles-ci qu'on emprunte pour voyager dans une Amérique du souvenir. Raspail n'est pas un contemporain des premiers explorateurs, mais son aventure se situe dans le temps et la réminiscence. C'est le récit, ou plutôt le souvenir d'un voyage en canot de Trois-Rivières jusqu'à la Nouvelle-Orléans en 1949. Quatre hommes, deux canots et 4 565 kilomètres qu'ils par-

courront pour revivre l'odyssée des Marquette, Cavalier de la Salle et autres. Ce récit s'articule entre deux pôles, celui du propre voyage de Raspail après la Deuxième Guerre, et celui de la grande histoire que l'auteur ajoute à son aventure, faisant intervenir aussi bien Cartier, Madeleine de Verchères ou l'intendant Talon que les Louison Turenne et Nicolas Montour des Engagés du grand portage de Desrosiers. C'est donc toute une foule qui

prend vie sur les bords du Saint-Laurent et du Mississippi, afin de nous donner un portrait à la fois du milieu du siècle et de l'Amérique du début de la colonie, le tout peint par un auteur savant chez qui l'anecdote devient tableau et l'histoire, un roman. Mais *En canot sur les chemins d'eau du roi* n'est pas un roman, le récit est réellement celui de Raspail pagayant sur nos fleuves et rivières. D'ailleurs, la narration de ses rencontres avec nos compatriotes d'une autre époque est tout aussi savoureuse et édifiante que le côtoiement des figures historiques. Vieux garde-chasse, Indien solitaire des marais, curé nostalgique, une galerie bigarrée de personnages qui nous replongent dans un passé pas si lointain. « Nos canots se frayaient leur route à travers un no man's land de deux cents années, soit le temps qui nous séparait des découvreurs et des pionniers de l'ancienne Amérique française ». Mais Raspail ne se conduit pas uniquement en spectateur, il agit aussi comme ambassadeur. Appelée expédition Marquette, l'équipée tente d'attiser les restes de la présence française sur son passage. Hissant drapeau tricolore, les quatre aventuriers interrogent les lieux et les habitants en célébrant la mémoire des premiers explorateurs à avoir tracé leur route. « Nous étions des messagers, des passeurs de mémoire sur les chemins d'eau... ». Cette mission qu'il s'est donnée, il la remplit une fois de plus en nous livrant son récit, car cette aventure en Amérique nous fait revivre notre histoire dans une langue imagée et sous une forme différente des manuels scolaires. Avis aux aventuriers, aux amateurs de littérature et aux historiens, ce livre va vous intéresser.

HUGUES LACHARITÉ

SAMIA SHARIFF

Le voile de la peur

Les éditions JCL, Chicoutimi

2006, 386 pages

Un simple regard sur la page couverture du livre de Samia Shariff nous plonge dans un univers d'exploitation, de domination, d'oppression de la femme musulmane. Le titre, *Le voile de la peur*, convient on ne peut plus à cette véritable histoire d'horreur que vit avec détermination et courage l'auteure de



ce récit émouvant. Un peu comme dans *Jamais sans ma fille*, Samia Shariff va jusqu'au bout d'elle-même pour assurer à sa famille le pain quotidien et la joie de vivre.

Samia est le troisième enfant d'une famille algérienne qui fait fortune en France. Dès sa naissance, elle est rejetée et détestée par ses parents puisqu'elle est de sexe féminin. À son adolescence, elle doit quitter la France et aller vivre désormais en Algérie avec ses parents. À seize ans, elle est contrainte d'épouser un intégriste qu'elle n'a jamais vu, un employé de son père en France. Dès la nuit de noces, son mari la viole et la bat. Dès lors, il passe son temps à l'humilier. Trois enfants naissent de cette union désastreuse : le premier, un fils, lui sera enlevé dès la naissance par sa propre mère, avec la bénédiction de son mari, qui reçoit en échange une forte somme d'argent. Heureusement, elle peut garder ses deux filles, car elles sont sans importance aux yeux des intégristes. Son mari, après lui avoir fait subir les pires sévices, finit par la quitter. Elle se remarie avec un homme certes plus tendre, mais qui la trompe. Elle lui donnera toutefois trois fils. Cependant, elle est constamment victime de menaces de mort puisqu'elle est considérée comme une femme de mauvaise vie. On s'en prend même à ses enfants. En accord avec son nouveau mari, pour échapper à la mort et ainsi sauver ses enfants, elle quitte de peine et de misère ce pays, vivant dans une extrême pauvreté en France. Elle réussit, avec l'aide d'un ami, à obtenir de faux passeports pour tous les membres de sa famille et à trouver refuge au Canada, à Montréal plus précisément, où elle retrouve enfin la liberté. Cette terre d'accueil est, pour elle et sa famille, une nouvelle naissance. Samia trouve enfin la paix.

Le voile de la peur est un récit passionnant, bouleversant, qui nous fait prendre conscience que, malgré l'ouverture au monde et la mondialisation, des femmes sont toujours confrontées, à cause de leur sexe, au pouvoir des mâles, qui se croient tout permis. L'écriture est d'une grande simplicité et l'auteure réussit à traduire avec justesse ses sentiments et ses émotions et, surtout, à nous les faire partager.

CLAIRE BERGERON

roman

ALESSANDRO BARICCO

Homère, Iliade

Albin Michel, Paris

2006, 179 pages

Coll. « Les Grandes Traductions »

Les puristes parmi les hellénistes crient au scandale en comparant cette nouvelle version de l'*Iliade* aux condensés du *Reader's Digest*, d'autres se réjouiront de voir le poème d'Homère se transformer en best-seller : d'un trait de génie, un autre – il semble que tout ce que

Baricco touche se transforme en or –, l'auteur italien (*Châteaux de la colère*, *Soie*, etc.) a retranché les passages où les dieux interviennent pour ne garder que celles qui font parler les hommes. Du coup, violence, brutalité, tout prend une saveur d'une actualité on ne peut plus brûlante. Car ce monde de guerre, construit sur l'honneur, la force physique du mâle et sa beauté, les machines de combat, c'est le nôtre, et peu importe si nos armes sont plus sophistiquées. Autrement dit, Baricco actualise Homère dans un effort de remplacer la beauté de la mort sur le champ de bataille, le bel enfer. La démonisation de la guerre demeure dangereuse si nous ne la remplaçons pas par une autre beauté : « Une réelle, prophétique et courageuse ambition pour la paix, je ne la vois que dans le travail patient et caché de millions d'artisans qui travaillent quotidiennement à faire naître une autre beauté, et la clarté de lumières, limpides, qui ne tuent pas » (p. 178).

Mais il y a plus : dans cette version, le lecteur se rend compte de combien les hommes *parlent* avant de se massacrer. Baricco qualifie ces longs discours de « dernière cigarette [qu'ils] fument avec les mots » : tant qu'on parle, on n'est pas mort. Après, il donne la parole aux femmes qui pleurent leur perte et qui invoquent l'absurdité de la guerre et l'âge d'une paix. En donnant la parole

aux personnages du poème épique – le « je » convainc toujours davantage que le « il/elle » –, ils reviennent à la vie pour nous dire leur mort.

Le texte a été lu à la radio italienne. Pendant l'émission, des automobilistes ont arrêté leur voiture ; dans les maisons, on a interrompu le repas. Impossible de me soutenir à cette langue hypnotisante, rendue magnifiquement dans la traduction de Françoise Brun, à ce poème en prose qui se fait un appel puissant à la vie, formulé justement par le plus cruel des héros, Achille : « Rien, pour moi, ne vaut la vie... la vie d'un homme ne se retrouve pas, elle ne se laisse ni enlever ni saisir, une fois qu'elle a franchi la barrière des dents » (chant X).

Un livre que tout politicien misant encore sur la guerre doit lire. Encore faut-il qu'il sache lire.

HANS-JÜRGEN GREIF

LUC BARANGER

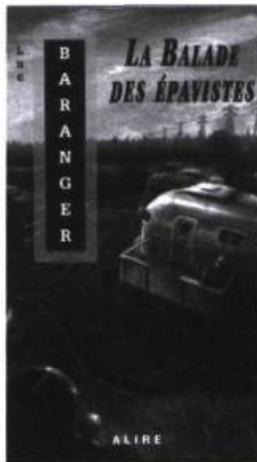
La balade des épavistes

Alire, Lévis

2006, 303 pages

Luc Baranger a occupé à peu près tous les métiers : cireur de parquets, carrossier, loueur de bicyclettes, éducateur spécialisé, directeur d'écoles, conseiller ministériel, traducteur d'une vingtaine de romans américains, parolier de Paul Personne... Après *À l'est d'Eddy*, recueil de nouvelles noires publiées chez La Veuve Noire éditrice en 2005 – et dont la nouvelle éponyme a été primée –, Baranger revient à la charge avec *La balade des épavistes*, un roman policier dont l'histoire se déroule en France mais recèle une évidente américanité, entre autres en raison du ton ringard à la Jim Thompson adopté par le narrateur.

Clovis et Max sont épavistes, « personnes qui [font] le commerce des épaves automobiles » (*Le Petit Robert*). Isolés au milieu de nulle part, ils doivent gérer une crise qui implique l'assassinat brutal d'Adolf, le chien de Clovis, la disparition mystérieuse d'un jeune Bédouin employé de force – après qu'il eût tenté de voler Max, le propriétaire du commerce d'épaves –, ainsi qu'une sombre affaire de drogue. Les deux épaves – Clovis, espèce de Sol français très nostalgique et perdu depuis le décès



de l'amour de sa vie, avoue qu'il est difficile d'être mort de son vivant – font appel à un couple de lesbiennes tueuses à gage du Texas pour prendre en main le sale boulot.

Si le synopsis s'avère excentrique, l'intérêt du roman de Baranger réside en ce qu'il est probablement le plus littéraire qu'il m'ait été donné de lire parmi les publications des éditions Alire. Les jeux de mots pullulent, ainsi que les néologismes, les références culturelles et socio-politiques champignonnent – l'auteur évoque aussi bien les Rolling Stones, les Allman Brothers et le bluesman Hank Shizzoe que les Bougon ou Séraphin Poudrier, se permettant aussi quelques *uppercuts* à l'endroit du gouvernement Bush et de Star Académie 1 – et le lexique est tout à fait ambrosiaque. Baranger détient une aptitude peu commune pour dénicher l'image parfaite (il faut lire la description que le narrateur fait de l'acte sexuel entre Clovis et la vétérinaire qui soigne son animal, aux pages 137 à 141), pour exhiber les termes les plus mélodieux, qui fricotent parfois avec l'argot, parfois avec les occupants du dictionnaire de l'Académie. Les dialogues sont goûteux, la narration, empreinte d'un humour noir délectable et les personnages, exquisément ratés.

Pour ces raisons, que l'intrigue se dénoue au compte-goutte, on n'en a rien à balancer : le style de Baranger vaut la lecture de *La balade des épavistes* et il est à souhaiter que l'écrivain – tout un écrivain – publie à nouveau chez Alire. Voilà un ajout extraordinaire à la brigade des artisans du polar au Québec.

STEVE LAFLAMME

CHRISTINE BROUILLET
Sans pardon

La courte échelle, Montréal
2006, 358 pages

Christine Brouillet n'a pas fini de nous étonner. Elle nous revient avec son enquêteuse Maud Graham dans *Sans pardon*, son sixième roman mettant en scène la célèbre policière qui est apparue pour la première fois dans *Le Collectionneur*, en 1995. La romancière s'intéresse cette fois, après les meurtres en série et les délits à caractère sexuel, comme la pédophilie (*C'est pour mieux*

t'aimer mon enfant), aux libérations conditionnelles. L'intrigue est, encore ici, captivante et pleine de rebondissements. Thomas Lapointe, un policier enquêteur, quitte Montréal pour se joindre à l'équipe de Maud Graham (« Biscuit », pour les intimes) et d'André Rouaix, son presque double. C'est un zélé, un crack de l'informatique qui lui permet de faire sa marque, doublé d'un sportif accompli, passionné. Il se défonce à vélo dans l'espoir de participer à une importante course à Bromont, en pleine canicule. Ses compagnons de travail, à la police de Québec, le connaissent peu tant il est discret, secret. Il est hanté, obsédé par le meurtre crapuleux de sa sœur Mélanie, assassinée dix ans plus tôt par un criminel en liberté conditionnelle. Sans dévoiler ses projets à qui que ce soit, il a juré de venger sa sœur en faisant payer tous ceux qui ont permis l'élargissement du meurtrier bien avant la fin de sa peine. Il en a déjà liquidé trois, sans attirer l'attention de ses collègues de travail, dont le directeur de la prison où était incarcéré le meurtrier, quand il décide de procéder à l'enlèvement de la demi-sœur de l'ex-directrice de la Commission des libérations conditionnelles dans l'intention, avant de l'assassiner, de la faire souffrir, avant aussi de faire disparaître ultimement le ministre de la Justice. C'était toutefois sans compter sur l'étonnant flair de Maud Graham, sa supérieure, qui parvient, avec l'aide d'une journaliste, à relier meurtres et enlèvement et à remonter jusqu'à Lapointe.

Bien d'autres événements se produisent dans ce roman de haine et de vengeance, mais aussi de pardon, du moins pour l'éditorialiste Dubois, dont le jeune garçon, Jonathan, a été victime d'un meurtre crapuleux pour s'être retrouvé, comme on le dit souvent, au mauvais endroit au mauvais moment. Outre ce meurtre, il y a encore le viol de Morgane, une jeune fugueuse, les fugues de Betty et de Vanessa Asselin, la fille du directeur de prison assassiné. On suit encore à la trace deux dangereux criminels en liberté conditionnelle, Serge Métivier et Arnaud Morel, confiés à une maison de transition, mais qui refusent de retrouver le droit chemin.

Avec *Sans pardon*, Christine Brouillet a voulu attirer l'attention sur le système

canadien des libérations conditionnelles, système qui est loin de faire l'unanimité au sein de la population et dans certains milieux gouvernementaux. Si certains réussissent leur réinsertion sociale, d'autres plongent des innocents dans le malheur, dès leur sortie de prison. C'est le cas de Métivier, qui attaque une jeune femme sans défense en lui fournissant du GHB, la drogue du viol, et qui se voit forcé de tuer le jeune Jonathan Dubois, témoin de son geste.

Si le roman est fiction, Brouillet avoue s'être inspirée de faits réels pour questionner le sens de la justice ou... de l'injustice. Point étonnant qu'elle tienne à remercier quelques informateurs privilégiés, dont Isabelle Richer, journaliste à Radio-Canada, affectée à la couverture des procès de criminels qui sont souvent « sans pardon », comme le policier Lapointe.

AURÉLIEN BOIVIN

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

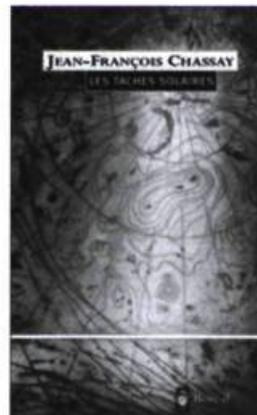
Les taches solaires

Montréal, Boréal

2006, 369 pages

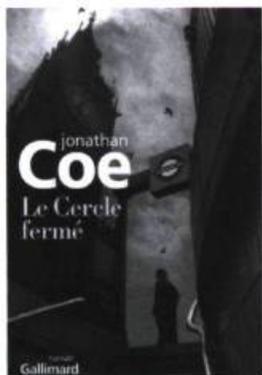
« Tache solaire » : *structure temporaire moins sombre et plus rouge de la couche superficielle d'où provient la quasi-totalité du rayonnement visible du soleil et correspondant à une zone de champ magnétique intense.* De ceci nous retiendrons la luminosité superficielle et le ton pseudo-scientifique revendiqués par l'auteur de ce quatrième roman qui commence le 19 janvier 2007, parce qu'il faut bien se rendre intéressant, et qui n'en finit plus de commencer. Il s'agit en effet de retenir la narration le plus longtemps

possible en attendant d'assombrir métaphysiquement suffisamment de pages physiquement noircies pour convaincre son éditeur qu'on avait vraiment quelque chose à dire, sans compter qu'un gros roman bien épais se vend toujours plus facilement qu'un maigre petit récit bien ficelé mais moins rentable puisque plus long à écrire. Ainsi, ça raconte grossièrement l'histoire d'un baptisé Charles Body qui lui-même se raconte



l'histoire reliant la conception du canal du Midi par Pierre-Paul Riquet en 1662 à sa propre naissance le 7 janvier 1974, le tout en faisant alterner trente-trois chapitres entre le moment où il – le narrateur qui dit « je » – écrit l'histoire de ses ancêtres, et les différentes étapes de cette supposée aventure généalogique qui finira très péniblement par rejoindre son rédacteur le 21 décembre 2007. Le hic, c'est que ce grand voyage ne mène nulle part et ne vaut même pas le déplacement d'air, la récupération de la déportation acadienne ne valant pas plus *Pélagie-la-Charrette* (1979) d'Antonine Maillet que la malédiction des Beaudry ne vaut les grandes tragédies familiales de William Faulkner. C'est à se demander quel est l'illuminé qui a bien pu écrire le texte risiblement dithyrambique qui se trouve en quatrième de couverture : « Jean-François Chassay réussit le tour de force de donner à ce roman la précision d'une mécanique parfaitement huilée tout en emportant le lecteur grâce à une écriture qui fuse avec une vitalité irrésistible ». On mesurera d'ailleurs l'ampleur de cette maîtrise du discours lorsque le narrateur fera semblant de s'en prendre à l'épanchement anecdotique de l'autofiction (p. 14 et 288) alors qu'une dédicace bien sentie nous informe d'entrée de jeu qu'il s'agissait pour l'auteur d'entretenir, « ne serait-ce qu'à travers les masques de la fiction » (p. 7), la mémoire (sortez vos mouchoirs) d'une tante morte à l'âge de 14 ans. Pathétique !

DAVID LEBLANC



JONATHAN COE
Le Cercle fermé
Traduit de l'anglais par Jamila
et Serge Chauvin
Gallimard, Paris
2006, 545 pages

Après des auteurs qui règlent leurs comptes avec le thatchérisme, voilà que le très prolifique Jonathan Coe (ses romans *Testament à l'anglaise*, *La maison du sommeil*, *Les nains de la mort*, sont couverts de prix littéraires) nous présente la suite de *Bienvenue au club*, un roman qui mettait en scène les membres d'une confrérie comme on en trouve si souvent dans les

lycées huppés britanniques. C'était dans les années 1970. Presque trente ans plus tard, les mêmes personnages, après Oxford ou Cambridge, font le bilan du règne de Tony Blair, de la mondialisation à la guerre en Irak. Ne vous attendez pas à lire une brique ennuyante où l'auteur exprime ses doléances concernant l'évolution du monde à l'heure du néolibéralisme, de la décadence en Occident, de la conflagration inévitable avec l'islam. Il s'agit d'un vrai roman, avec des intrigues qui se chevauchent et, en prime, la peinture de nos sociétés à la dérive, les erreurs politiques, les effets du chacun pour soi, l'effondrement des valeurs sociales, les trahisons commises par l'individu qui place son intérêt au-dessus de l'intérêt commun. Ces sujets graves auraient pu engendrer un texte lourd et indigeste.

Pas avec Coe, un maître de la satire et de l'ironie. Il vitupère, entre autres, le tandem Bush-Blair non pas en écrivant une diatribe virulente, mais en montrant du doigt les effets néfastes – jusqu'au point de non-retour – de leur politique. Je ne crois pas avoir lu encore une analyse aussi lucide du monde dans lequel nous vivons, avec ses contradictions flagrantes et ses politiques imbéciles, dangereuses et meurtrières. « Des pères tués, des mères tuées, des enfants tués. Pense à toute la rage qui monte, partout dans le monde, à cause de tout ça ! [...] Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il n'arrive quelque chose de pire encore. Quelque chose d'énorme... », dit une femme qui avait perdu son fiancé dans un attentat de l'IRA, en conclusion du livre. Elle a raison. Cette chose énorme, il est certain qu'elle arrivera. On ne sait pas quand, mais elle se produira.

Quand vous commencerez la lecture de ce livre, vous ne vous arrêterez plus. Vous en admirerez les structures extraordinairement habiles, les personnages on ne peut plus proches de nous, les vérités des lieux et des circonstances, le parfum de l'Angleterre, tout cela rendu dans une traduction d'une qualité exceptionnelle. Vous fermerez ce nouveau Coe avec regret. Et si vous ne connaissez pas les autres romans, vous les lirez. Satisfaction garantie.

HANS-JÜRGEN GREIF

LILIANNE CÔTÉ

Un moment privilégié

Chicoutimi, Les éditions JCL
2005, 164 pages

Un moment privilégié est le premier roman de Lilianne Côté, une enseignante retraitée originaire du Lac-Saint-Jean. Récit ou roman ? Éditeurs, auteurs et lecteurs se heurtent souvent à cette question difficile. Quoi qu'il en soit, l'auteure use bien ici des techniques du récit. Dans ce livre, Hélène, la narratrice, évoque d'une façon détaillée la dépression nerveuse qui, un automne, plongea son mari dans un désespoir absolu. L'épisode dramatique qu'ils affrontent ensemble est vraisemblable et entièrement délimité par la maladie.

L'histoire débute abruptement un certain mercredi quand, au terme d'une visite médicale, Pierre apprend qu'il est dans un état dépressif. Cet homme imperturbable, journaliste respecté, comblé par son travail et par une épouse complice, refuse le diagnostic du médecin. De son côté, sa femme se reproche de ne pas avoir eu « la sagacité de voir venir le coup » (p. 24). Déterminée à livrer bataille à l'inconnue qui s'est installée chez eux, Hélène s'accroche au pronostic optimiste du praticien. Mais le temps passe et la santé de Pierre se dégrade chaque jour davantage. Force est de constater que le repos et la médication ne soulagent pas sa détresse psychologique. À son corps défendant, il lui faut bientôt envisager une psychothérapie. Pierre souffre d'une dépression majeure et son mal-être n'est lié à aucun événement d'importance.

En évitant de s'apitoyer sur son sort, la narratrice souligne à plusieurs reprises le désarroi de ceux qui veulent aider un proche atteint de dépression. Hélène aime son mari, mais elle doit également sauvegarder sa propre santé mentale. « Hélène lui apporte le réconfort de sa présence. Aujourd'hui, elle sait que le destin pousse l'affliction à l'extrême. Son impuissance est à son comble. Près de l'homme le plus malheureux du monde, elle ravale à grand-peine ses larmes. Les mots ne lui sont d'aucun secours » (p. 50). Le témoignage précis et émouvant d'Hélène authentifie la douleur morale que ressent son mari. Il conjure la tentation récurrente de

réduire l'état dépressif à une question de volonté. Le *moi* dépressif est toujours le plus malheureux du monde.

Les dernières pages laissent deviner les causes présumées de la maladie de Pierre. Par délicatesse et parce que cette partie de l'histoire n'appartient qu'à lui, Hélène s'en tient à une allusion discrète sur le sujet. De toute évidence, Pierre s'achemine lentement vers la guérison et c'est tout ce qui importe.

Le style de Lilianne Côté véhicule parfois des images rebattues, mais il existe une vérité dans les expressions et les tournures consacrées et c'est souvent ce que lecteur apprécie dans un récit. En l'occurrence, c'est l'honnêteté de l'auteure qui nous accroche. La sincérité de ses sentiments et l'authenticité transparente d'une parole à la fois sensible et intelligente.

GINETTE BERNATCHEZ

ALEXANDRE LAFERRIÈRE

Pour une croûte

Triptyque, Montréal

2005, 120 pages

Une impression de déjà-lu devant une histoire d'amitié, de pauvreté et de colonisés qui pourtant ne laisse pas indifférent. Paquin, alias Corvette, et son ami Jérémy surnommé Baquet se rejoignent en Hongrie après un échange épistolaire dans lequel le premier convainc le second de l'aider à rénover le « shack » qu'il habite avec sa nouvelle flamme, Véra. De Montréal à Gödöllő, les deux compères connaissent une misère grandissante, nourrie par leur paresse et un mal de vivre latent : « J'ai aucune envie de me bouger le cul, encore moins de rester là ». Enlisés dans l'indécision, ils ne réussiront ni à réparer le toit qui coule ni à installer une porte qui garantirait une intimité minimale à la salle de bains. Lourdeur et stagnation dans un petit monde clos qui survit aux bouleversements que connaît Paquin et au déménagement de Jérémy à Toronto avec sa Claudette rencontrée dans Internet.

Dans son deuxième roman caractérisé par une trame minimaliste, Laferrière peint avec brio le repliement sur soi, symptôme d'une culture du colonisé dont le dépaysement n'affecte aucunement la vision du monde : devant le

spectacle de Claudette qui « a opiné du bonnet avec un hostie de Français » (p. 112), au pied de la tour Eiffel, Jérémy ressent malgré lui le complexe du Québécois devant la mère patrie ; enfin, il hésite à la suivre à Toronto, « territoire hostile » (p. 113), qui fait la fierté canadienne de Claudette, incarnant alors l'incontournable tension souverainisme québécois / fédéralisme canadien. À ces clichés se joignent une abondance de références culturelles québécoises parfois savoureuses (*La guerre des tuques*, le Canadien de Montréal, Diane Dufresne, le Capitaine Cosmos, la poutine, etc.) et une narration à la première personne dont le joul poussé à l'extrême devient souvent agaçant à force d'anglicismes et de sacres. Le point culminant de ce repli sur soi demeure la tentative d'assimilation de Véra à la culture québécoise par des cours de français joualisant en pleine Hongrie.

Ce cours inusité de Paquin qui met en valeur certaines expressions locales bien connues, le mélange des genres et l'utilisation apparemment universelle du mot « fuck » arrache un sourire complice. Ici et là, l'humour opère, ponctué de quelques figures de style rafraîchissantes qui agrémentent le roman : « Les crocs de la nuit s'enfoncent dans nos chairs ». Mais rares demeurent ces délicieuses touches de légèreté dans cet univers lourd dont l'humour tombe souvent à plat : « Nos faces s'allongent. Nos barbes s'allongent. Les dessous de bras pis les poils de jambes de Véra s'allongent. Résultat : on a des airs de bœufs poilus » (p. 97).

Ouvertement anti-roman Harlequin, *Pour une croûte* cumule les situations et les expressions choquantes, dégradantes ou simplement dégoûtantes. Par exemple, les séances de masturbation, de soulagement gastrique et de nettoyage du nez de Jérémy décrites de façon détaillée demeurent superflues. Si ces descriptions se situent aux antipodes du genre « fleur-bleue », elles n'ont plus rien à voir avec l'humour. La gratuité de ces mises en scène douteuses laisse songeur : l'auteur poursuit-il un but dénonciateur ou simplement ludique ? La tranche de pain marquée du fleudelysé illustrée sur la couverture du roman appuie la thèse d'une dénonciation du repli culturel, voire politique, du Québec sur lui-même. Avec les mêmes outils

discursifs, les Michel Tremblay et Claude Jasmin tenaient pertinemment le même discours... dans les années 1960. Le XXI^e siècle québécois attend un renouvellement des moyens... qu'Alexandre Laferrière n'effectue malheureusement pas.

CLAUDIA RABY

YASMINA KHADRA

L'attentat

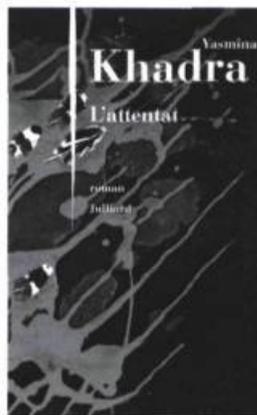
Julliard, Paris

2005, 268 pages

Un attentat suicide à Tel-Aviv : un brillant chirurgien israélien, d'origine arabe, tente de sauver des vies. La police arrive et l'arrête. Le kamikaze était sa femme, arabe elle aussi. Le couple était parfaitement intégré dans la bourgeoisie israélienne, avec amis haut placés, villa, voiture, tout le luxe dont un jeune bédouin peut rêver et qu'une jeune et belle femme peut désirer. Alors, pourquoi ? Dans ce onzième roman de Khadra (le pseudonyme de l'écrivain algérien Mohammed Moulessehouli), le narrateur remonte la filière qui a transformé sa femme. C'est l'éternelle question identitaire, fondamentale chez les Arabes, pour qui l'appartenance à la terre détermine l'avenir. La femme, tout comme son mari, à la fin du roman, redécouvre ses véritables racines chez les siens, les Palestiniens ; dans un long processus de « purification » elle rejette l'étranger (ici, l'État d'Israël), qu'il faut tuer.

Mes attentes étaient sans doute trop grandes. J'espérais le regard nouveau d'un Arabe sur le conflit israélo-palestinien, alors que la plus grande partie du roman est vouée aux tactiques des intégristes musulmans qui sondent l'âme

du chirurgien, hautement suspect puisque trop assimilé à la culture de l'ennemi. Du coup, le texte bascule dans le camp des romans de colportage puisque l'action a été vue, racontée, filmée, analysée *ad nauseam* par la presse, la télévision, le cinéma. Les cellules terroristes, les actions brutales de l'armée israélienne, nous connaissons tout cela à l'excès. Dans la scène qui fait retrouver au narrateur son peuple et, du coup, la mort, des bulldozers



rasent sa maison ancestrale. Il comprend la haine du sédentaire contre l'envahisseur, le nomade par excellence, le Juif, qui s'impose par la force. Rien de nouveau, donc. Nous ne pouvons que partager la tristesse de l'auteur et de son narrateur, humanistes, devant ce conflit qui n'offre pas d'issue, ni politique ni humaine. J'avoue préférer, et de loin, un autre livre, l'essai d'Amin Maalouf, *Les identités meurtrières* (1998), qui avait démontré que réduire l'être humain à une seule appartenance le rend meurtrier. Les tenants de l'univoque, du pur, leur refus du métissage provoquent les guerres entre ethnies où l'une se croit supérieure à l'autre, refusant la migration, le frottement entre cultures, engendrant ainsi l'intolérance, la haine et, surtout, une double ignorance, la plus dangereuse entre toutes : celle qui ignore qu'elle ignore.

HANS-JÜRGEN GREIF

ALONZO LEBLANC
Col romain et culottes de tôle
Le Septentrion, Québec
2006, 296 pages

Publié dans la collection « Hamac » de l'éditeur, ce récit de vie, dont une certaine affabulation lui a fait donner le nom de roman, raconte comment un clerc et religieux des années soixante en arrive à la laïcisation, ce qu'en fin de livre le Vatican appelle la « réduction » à l'état séculier, merci. Empruntant le nom d'Antoine Dugas, Alonzo LeBlanc raconte sa vie de clerc comme doctorant à Paris, du 22 juin 1965 au 24 juillet 1967. Le reste du récit, l'année scolaire 1967-1968, se déroule à Matane, où le professeur clerc voit se transformer le collège classique privé des Clercs de Saint-Viateur en cégep. Pendant l'année scolaire 1968-1969, notre protagoniste va vivre seul à Québec, ayant une charge de cours à l'Université Laval, jusqu'à ce que son supérieur lui demande de tirer un trait sur son indécision, soit entrer dans l'Ordre ou en sortir.

L'éditeur et historien Denis Vaugeois a retenu ce témoignage parce que la laïcisation de tellement de religieux et de

clercs a été peu documentée. Or, voilà un témoignage fort bien écrit, où l'on peut voir comment un religieux de la jeune trentaine découvre le monde, plus particulièrement marqué qu'il est par la beauté féminine mais aussi par l'engagement citoyen. Il y a ici symbiose entre l'ancien Québec très clérical et quasi céleste, qui se défait, et le jeune État qui vient au monde, sa vague libératrice atteignant la délégation du Québec et l'ambassade du Canada à Paris. Le livre de LeBlanc en vaut la lecture car l'ensemble est marqué par le respect des différentes démarches autant de ceux qui sortent que de ceux qui restent. Le père LeBlanc a le temps de rencontrer deux fois Henri de Montherlant sur qui il « thèse », d'aller voir des dizaines de pièces à Paris, de visiter moult pays, bref, de se tenir au courant du large monde. Voilà un récit marqué par la sincérité, sans ce halo de culpabilité, sans règlement de comptes, ouvert sur une incarnation bien différente d'un Gaspésien qui reste croyant au-delà de la rupture.

ANDRÉ GAULIN

LAURENT LAPLANTE
Vengeances croisées
Les éditions JCL, Chicoutimi
2006, 309 pages

Laurent Laplante est en train de se tailler une solide réputation auprès des amateurs de polar et de roman policier. *Vengeances croisées* est déjà son troisième roman, lui dont le roman précédent, *Les mortes du Blavet*, m'avait fasciné (cf. *Québec français*, n° 137, printemps 2005) et qui lui a mérité le prix Saint-Pacôme 2004 du roman policier. *Vengeances croisées* est encore un roman d'enquête que mènent les deux mêmes policiers enquêteurs, André Pharand et son adjoint Jean-Jacques Marceau, de fins limiers au flair extraordinaire et à l'intelligence pour le moins développée.

Comme le titre l'indique, il s'agit d'une histoire de vengeances, de vengeances inversées ou croisées que le romancier avoue avoir empruntée à *L'inconnu du Nord-Express* de Patricia Highsmith. Deux jeunes amoureux, qui se connaissent depuis quelques mois à peine et qui viennent tout juste de

commencer à cohabiter, décident de s'entraider pour éliminer les coupables de gestes sordides : le technicien en informatique et l'infirmière, veulent l'un, venger sa mère, victime d'un viol et d'un procès dont elle est sortie meurtrie et humiliée par l'avocat de la Défense, l'autre, venger le viol que lui a fait subir un médecin sans scrupule et sans compassion qui l'a assaillie après lui avoir annoncé qu'elle était stérile et qu'ainsi elle n'avait plus aucune raison de « se priver » (p. 142).

L'intérêt du roman, constitué de 45 chapitres, consacrés en alternance aux jeunes amoureux et aux deux limiers, réside justement dans sa structure. Pendant que Pharand et Marceau tentent de découvrir le ou les coupables des deux meurtres dont ils ont rapidement établi les liens, les meurtriers, que l'on connaît dès le début, tentent de leur côté d'imaginer comment progresse l'enquête et comment les enquêteurs s'y prennent pour découvrir la vérité.

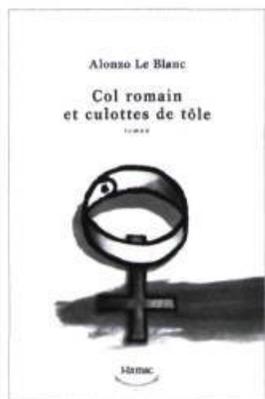
Laurent Laplante sait construire une histoire et susciter l'intérêt en relançant l'action d'un chapitre à l'autre et en dévoilant petit à petit une série d'indices qui révèlent la richesse de son imaginaire. De plus, ce qui ne gêne rien, l'écriture est agréable, d'une grande fluidité. Dommage que le roman se lise d'une traite, car on en voudrait encore ! Vivement une nouvelle histoire avec les mêmes enquêteurs !

AURÉLIEN BOVIN

MAXIME-OLIVIER MOUTIER
Les trois modes de conservation des viandes
Marchand de feuilles, Montréal
2006, 272 pages

Par ce sixième texte, Maxime-Olivier Moutier prend de front, à l'endroit et à l'envers, l'épineuse question de la famille postmoderne nord-américaine, fragilisée par une dissolution du couple et un mode de vie toujours plus haletant. Père de deux enfants, le narrateur trentenaire se révèle, en quelque sorte, prisonnier d'un engrenage aliénant qui le mène à un questionnement à la fois amusant, lucide et défaitiste sur la famille, le bonheur et le sens de l'existence.

Dans un style parfois saccadé, fait de longues énumérations machinales,



l'auteur évoque le poids de la répétition du quotidien qui semble peser sur les épaules de son narrateur jusqu'à un écoeurement détaché, voire jusqu'à un certain effacement : « Il me faut encore mettre un sac dans la poubelle, je le fais. Je le fais sans hésiter, sans y penser, sans me rendre compte de ce que je suis en train de faire » (p. 9). Ce sont là ce qu'on appelle les choses de la vie, mais

une fois que notre vie paraît construite, achevée, peut-on y ménager une place pour le bonheur, entre l'agitation des enfants, la monotonie de l'entretien ménager, le travail, les regrets ? Dans cette petite famille, tout doit être organisé parce que tout y est éventuellement problématique. Et si la vie pouvait être plutôt paisible auparavant, dès l'arrivée du premier enfant, tout change : « C'est comme débouler un escalier tête première. Comme emprunter un sauf-conduit pour un monde parallèle » (p. 47). Le narrateur est souvent dépassé et l'angoisse n'est jamais bien loin : la peur de manquer d'argent, le capharnaüm ordinaire, « [I]a sensation de la vie qui passe et la compréhension nouvelle de ce que cela veut dire, vieillir et mourir » (p. 152) : « [A]jutour de vous, tout vous semble détruit » (p. 78), et sur le lieu de cette destruction, tous ces irritants s'accroissent

journalièrement pour former un massif vague à l'âme. La remise en question du caractère sacré des liens de sang, la mise en évidence d'une incapacité d'entrer en communion de sentiments avec ses proches... Il ne reste que l'incertitude et le refuge que peut être la vie rythmée du quotidien dans laquelle on plonge et on demeure en état d'inertie, dans l'attente d'un signe d'une félicité quelconque.

Sont-ce là les défis attendus d'un enfant du divorce, issu d'une famille qui a imposé ? La mère du narrateur est une femme décidée, ambitieuse et qui « n'a ni froid aux yeux ni la langue dans sa poche » (p. 91), alors que son père, lui, est contemplatif, un artiste peintre éternellement lié à la nature et

à la spiritualité, très sensible et docile à l'égard d'une femme intransigeante qui « n'a jamais pu [le] guérir de sa maladie de l'artiste qui ne comprend rien au désir de gagner plus d'argent que nécessaire » (p. 119). L'enfance tarie par ces déchirements, ce cisaillement du père par la mère, a mené à la profonde détresse de l'adolescence, à une haine de la mère, à ce déracinement sauvage de l'enfance d'un idéal du terreau familial à jamais hanté. Et les fantômes ne sont jamais qu'au tournant...

Toutefois, l'espoir n'est finalement pas si lointain puisque le narrateur « travaille à l'élaboration d'un texte nouveau, à la constitution d'un espace neuf » (p. 249), plein de potentiel et où tout peut encore s'inscrire, peut-être même un troisième enfant. Revient le printemps et, avec lui, la passion, le sexe, l'envie de l'autre, l'envie de vie qui retrouve encore un souffle, « une excitation sexuelle [...] qui enserre tout » (p. 257). Pourtant perce l'espérance, malgré la fragilité de cette structure humaine toujours un peu improvisée. Moutier offre un point de vue masculin intime et astucieux sur cet apprivoisement de la vie domestique.

GABRIEL LAVERDIÈRE

SYLVIE NICOLAS

Disparues sous le signe de l'infini

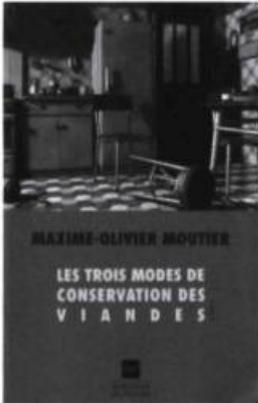
Québec Amérique, Montréal

2006, 228 pages

Prolifique poète, romancière et nouvelliste, Sylvie Nicolas soulève ici les voiles poussiérés qui recouvraient un souvenir soumis à l'inévitable processus de l'oubli. Un souvenir riche pour tous ces personnages parfois étranges, tous locataires d'un même immeuble qui fut, il y a huit ans, le théâtre d'un drame, d'une disparition, d'une mort dit-on, celle d'une femme qui, ancienne chanteuse, avait imprégné les fondations de l'immeuble et l'existence de ses locataires d'une vibration, avait tracé sa vie sur la leur. De cette femme, Léa (ou Carmen), et de sa nièce devenue actrice (elle-même disparue), il ne subsiste qu'un souvenir épars, incertain et morcelé que chaque locataire partage au cours de réunions mensuelles où des notes sont prises afin de, peut-être, retrouver cette trace, afin de récupé-

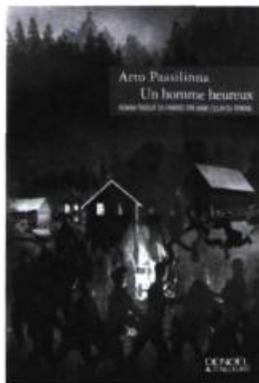
rer un peu du souffle de vie de cette femme, d'en réactiver la présence. Un homme est venu, de l'extérieur, pour essayer d'en savoir davantage sur cette situation mystérieuse, et il recueille les témoignages des locataires, souvent contradictoires ou ambigus. C'est là que se situe le texte de Nicolas, derrière l'œil de cet homme, cet inconnu. Nous ferons avec lui le tour du propriétaire, le détour par-delà l'histoire de Léa racontée par les mots et entre les lignes de ceux et celles qui l'ont connue, qui l'ont entendue. De ce spectacle en 1945, de ce viol, de cette humiliation, de cette souffrance, puis de cet effondrement progressif de l'être, il subsistera des fragments de mots et d'intuitions qui alimenteront la souvenance.

Le roman fait appel à l'écrit théâtral par l'inclusion de didascalies permettant une aération du texte, une insistance sur les silences, les temps. Il fait aussi appel à une narration au *je*, par tous les personnages narrateurs, qui fait entrer dans l'intimité du propos. L'auteure a par ailleurs construit un étonnant réseau de motifs qui se rencontrent, se traversent et forment ainsi un faisceau sémantiquement fort qu'il revient à chacun de lire et de découvrir. Cette histoire est celle d'une femme, celle de femmes qui disparaissent, ont disparu, ont été presque effacées de l'Histoire, mais dont le spectre se voit ici tiré de l'ombre par une récurrence symbolique du chiffre 8 – les locataires se rencontrent tous les huit du mois ; la disparition a eu lieu en août, huitième mois de l'année, etc. –, ce chiffre féminin (le 8 mars, jour des femmes) qui, incliné, mis à terre, devient celui de l'infini (∞), de la mémoire immense et obscure dans laquelle il est possible d'errer et d'être retrouvé(e). C'est ce que s'efforcent de réaliser les personnages et le récit, recomposant tel un tissage l'image de ces vies de femmes menacées par l'oubli, image qui traîne quelque part dans l'écho des murs de cet immeuble et que ses habitants refusent de laisser sombrer à jamais dans le noir qui se répand désormais derrière la porte huit : « On tire dessus les petits fils de mémoire pour ne pas oublier qu'une femme aurait déjà vécu là, peut-être, au numéro Huit ». Et l'écriture même, celle de l'auteure, se fait porteuse de ce refus, de ce travail circulatoire de la



mémoire par le rythme parfois hachuré des phrases qui se cherchent, des mots qui hésitent à être prononcés. Ce récit est celui d'une « recherche du Grand Couloir [...] celui qui s'ouvre dans le tremblement de tout ce qui s'achève ». Il est celui de la féminité perdue, aliénée par la nécessité du travestissement (jusqu'à la désintégration), celui de femmes qui sont toutes les femmes disparues dans l'immensité terrifiante d'un infini jamais rassasié, de tous ceux et celles qui, irrémédiablement, ont été et seront oubliés. La disparition aurait eu lieu il y a huit ans, « en date du mois de mars, le 8 », provoquant un étrange tremblement, « ce tremblement, cet étrange silence qui respirait [...] un silence d'une ampleur extravagante qui se serait mis à respirer ».

GABRIEL LAVERDIÈRE



ARTO PAASILINNA
Un homme heureux
Les éditions Denoël & D'aïlleurs
2005, 243 pages

Comment s'intégrer à une communauté rurale qui « déteste de toute façon fondamentalement tous les nouveaux venus » (p. 38) ? C'est ce que réussit à faire l'ingénieur Akseli Jaatinen, venu construire un nouveau

pont dans le village de Kuusmäki. Lui qui en construit plus de trente est l'un des meilleurs ingénieurs de la Finlande. En arrivant sur le chantier, il n'a aucune difficulté à s'entendre avec les ouvriers. Par contre, les notables tenteront par tous les moyens de lui nuire. Il réussira tout de même, non sans avoir perdu quelques plumes, à terminer le pont sur la rivière Tuerie. Cette mésaventure l'amènera à se venger de ses détracteurs. Pour ce faire, il décide, avec Manssila et Pyörähtälä, deux manœuvres qui ont travaillé pour lui et avec qui il s'est lié d'amitié, de lancer sa propre compagnie : « Bétons et Boues du Nord ». Établie au cœur du village de Kuusmäki, cette entreprise sera à la base du pouvoir économique, social et politique qu'il finira par détenir. Sa nouvelle notoriété aura comme conséquence de contraindre ses adversaires à l'exil.

Écrite dans un style sobre, peut-être en raison de la traduction, l'histoire que raconte *Un homme heureux* est bien plus qu'un simple récit de vengeance car, se déroulant quelques années après la Deuxième Guerre mondiale, elle recrée l'univers d'une nation partagée entre le communisme et le capitalisme.

FRÉDÉRIC DESJARDINS

PASCAL QUIGNARD
Villa Amalia
Gallimard, Paris
2006, 298 pages

Après les cinq tomes du *Dernier royaume* (Grasset), une absence de six ans chez Gallimard où il avait joué un rôle clé, et après l'exploration d'autres avenues, d'autres possibilités d'écriture, Pascal Quignard revient au roman. Au centre, la compositrice Ann Hidden, née Éliane Hidelstein, fille d'un musicien roumain, juif, qui a abandonné sa famille après la mort de son fils, et d'une mère bretonne, catholique, rancunière, têtue, geignarde, éternellement insatisfaite. Un soir, Ann découvre que son partenaire de seize ans la trompe. Alors elle casse tout : passé, présent, maison, elle brûle les ponts et se construit une nouvelle vie à la villa Amalia, sur l'île d'Ischia, en face de Naples.

C'est une œuvre terrifiante, menée de main de maître, en apparence dominée par une logique froide où tout est parfaitement calculé. Ann approche la cinquantaine, elle est encore belle, c'est sa dernière chance de créer une œuvre. Alors elle ne fait plus aucun compromis envers qui que ce soit, elle vit, elle compose sa musique comme sa vie, avec un minimum de moyens. Ses rencontres, hommes, femmes, une enfant, sont d'une intensité qui donne le vertige, comme si la protagoniste vivait continuellement ses derniers moments. C'est cette intensité qui rend la lecture parfois impossible. Il faut s'arrêter, fermer le livre, reprendre son souffle pour pouvoir continuer. Le style de Quignard – phrases courtes, une euphonie parfaite, le choix infaillible des termes, de rares adjectifs – et sa maîtrise de l'écriture (une quarantaine de titres en trente ans, le Goncourt, etc.) soutiennent de manière efficace le sujet. Ici, rien n'est laissé au hasard, ni le pseudonyme de la

compositrice (en anglais, Hidden signifie « caché »), ni sa façon de composer et encore moins sa manière d'être heureuse dans son paradis d'Ischia. Ce texte ouvre, comme le dirait l'un des personnages, les « profondeurs abyssales » de l'âme dont les moindres mouvements sont enregistrés mais (et voilà l'art de Quignard) transmis au lecteur qui doit les transposer pour en composer sa musique à lui. Touchant le cérébral, la clarté, le raisonné, le calcul tout comme les ténèbres, les sables mouvants, le glauque, l'indécis, ce roman fascine et déroute autant qu'il passionne son lecteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

J. K. ROWLING
Harry Potter et le Prince de Sang-mêlé
Gallimard, Paris
2005, 719 pages

Sixième et avant-dernier volume de la célèbre série amorcée par J. K. Rowling en 1997, *Harry Potter et le Prince de Sang-mêlé* est conçu pour entretenir et même augmenter le suspense qui a fait le succès de ses prédécesseurs. En effet, si chacun des épisodes précédents pouvait être considéré comme une unité spécifique dans un ensemble plus large, le sixième tome a été structuré en fonction de son interdépendance avec le dernier volume, qui devrait paraître au plus tôt en 2007. De l'aveu même de l'auteur, « tant d'éléments du sixième tome sont liés à ceux du septième que j'ai presque l'impression qu'il s'agit en réalité des deux moitiés du même roman » (www.jkrowling.com). Si une telle structure représente une fine stratégie de marketing, elle pourra cependant décevoir certains fans qui jamais auparavant n'auront ressenti une telle impression d'inachevé.

Concrètement, *Harry Potter et le Prince de Sang-mêlé* met en scène Harry au cours de sa sixième année à l'école de sorcellerie Poudlard. À la différence des épisodes précédents, le roman ne s'ouvre pas sur les malheurs de Harry dans la maison de ses horribles oncle et tante, mais par une rencontre entre le Premier Ministre du Royaume-Uni et le Ministre de la Magie. Le but d'un tel écart par rapport à la formule habi-

tuelle est de montrer que le sinistre Lord Voldemort opérant dorénavant en pleine lumière, la situation n'affecte plus seulement Harry, mais l'ensemble de la communauté. À cette augmentation du danger extérieur correspond une intériorisation de la quête du héros. En effet, il ne s'agit plus pour Harry d'affronter physiquement un danger quelconque (monstre ou vilain), mais bien de plonger, à l'aide de souvenirs collectés par son mentor Dumbledore, dans l'histoire de Lord Voldemort afin de comprendre les racines du Mal. Le danger immédiat, puisqu'il en faut un pour assurer un minimum d'action, s'incarne à la fois dans le personnage de Drago Malefoy,

dont la mystérieuse mission distrait Harry de sa quête globale, et dans l'identité du Prince de Sang-Mêlé, dont l'ancien manuel de potions se retrouve entre les mains d'Harry, lui prodiguant aide et conseils par notes interposées et l'éveillant, du même coup, à la fragile frontière qui sépare le bien du mal.

Dans l'ensemble, il s'agit d'un ajout intéressant à la série. L'intrigue est bien ficelée, le regard que porte le héros sur le monde se complexifie avec le passage des années et si l'atmosphère est de plus en plus sombre, l'auteur réussit toutefois à ménager des moments d'une grande drôlerie. S'il est un défaut agaçant, c'est peut-être la trop grande importance accordée aux développements des relations amoureuses des personnages : ils contribuent bien à la crédibilité des caractères, mais auraient pu être réduits. Sinon, il reste à mentionner qu'encore une fois le roman perd beaucoup de son mordant pendant le processus de traduction.

CAROLINE GARAND

JOCELYNE SAUCIER
Jeanne sur les routes
Montréal, XYZ éditeur
2006, 152 pages
Coll. « Romanichels »

Dans son troisième roman, *Jeanne sur les routes*, Jocelyne Saucier fait naître dans l'Abitibi des années trente une histoire d'amour absolu ayant pour toile

de fond... la révolte prolétarienne. Elle puise dans les souvenirs d'une époque agitée – le Parti communiste canadien fut déclaré illégal en 1931 –, de quoi nourrir une fiction riche et convaincante. « Rouyn fourmillait de communistes en 1930 » (p. 14), affirme l'un des protagonistes de cette histoire. Une déclaration qui, d'entrée de jeu, suscite la curiosité.

Jeanne, la narratrice, a hérité son prénom d'une figure véritable du mouvement communiste : Jeanne Corbin, une militante au charisme envoûtant. Le 9 décembre 1933, au Temple ukrainien du travail de Rouyn, cette dernière force à son insu la porte d'une famille ordinaire en prononçant un discours enflammé devant un parterre de bûcherons. Le père de la narratrice, journaliste au *Rouyn-Noranda Press*, note les premiers mots de son allocution mais, magnétisé par sa voix, « il n'a plus besoin de transcrire, les mots s'imprimant dans son âme au fur et à mesure qu'ils quittent l'estrade... » (p. 32). Sa fille s'incline devant la fatalité du hasard : « Mon père est devenu amoureux en même temps que communiste » (p. 35), dit-elle.

Des extraits du fameux discours de Corbin émaillent le roman, qui gravite autour de la conversion du père, éclatante et définitive. Son épouse pactise avec sa métamorphose spectaculaire en sanctifiant l'héroïne de la cause qu'il défend. « On n'a rien à craindre d'une sainte » (p. 46). De leur côté, les enfants vénèrent la mémoire de Jeanne Corbin en mettant en scène, dans des séances solennelles, des passages de sa lutte épuisante contre le capitalisme : « Mon père aimait une autre femme que ma mère et cet amour, loin d'apporter le malheur dans notre famille, a été l'élément qui l'a solidifiée... » (p. 36), soutient la narratrice.

La Petite Jeanne – qui est venue au monde en 1944, l'année de la mort de Jeanne Corbin – n'est jamais parvenue à s'affranchir de ce père exalté, qui la traînait sur les routes de l'Abitibi pour distribuer un journal célébrant la révolution. « Il était pratiquement seul à tenir les rênes d'un rêve qui ne voulait pas lever » (p. 125), se souvient-elle. La Grande Jeanne lui manquait et La Petite a grandi avec le sentiment d'être investie d'une mission trop lourde pour elle.

Le récit imaginé par Saucier est touchant et son roman transpose avec beaucoup de dynamisme le caractère unique des petites villes du Nord qui se sont développées autour de la mise en valeur de leurs ressources naturelles. En ce temps-là, la nouvelle ville de Rouyn était habitée par une population hétéroclite et cosmopolite, qui modelait visiblement le paysage socioculturel. À cet égard, le personnage peu banal de Vaara, qui, aux yeux du père de Jeanne, est devenu « un renégat, un jouisseur et un révolté » (p. 65), ajoute une touche de réalisme bienvenue au récit.

Par ailleurs, Jeanne Corbin est adroitement tenue à l'écart de la narration, malgré le rôle prépondérant qui lui est attribué. Son père ne lui a jamais révélé les sentiments qu'il éprouvait pour elle ; et cette histoire d'amour à sens unique – qui se solde sur une note dramatique – est demeurée platonique.

Dans les dernières pages, l'historienne Andrée Lévesque reçoit le tribut de ses travaux sur Jeanne Corbin, une attention respectueuse de l'auteure, habilement intégrée à la conclusion du roman.

GINETTE BERNATCHEZ

PHILIPPE SOLLERS
Une vie divine
Gallimard, Paris
2006, 525 pages

Dans ce nouveau « roman » que Régine Robin appellerait plutôt « roment », Philippe Sollers, un des auteurs les plus prolifiques de la scène littéraire française (plus de 50 romans, monographies, entretiens, essais, sans compter un journal, des préfaces et des présentations), fait revivre Friedrich Nietzsche, et plus particulièrement son *Zarathoustra*. Le narrateur, philosophe-penseur-écrivain vivant à l'ombre de deux femmes magnifiques (peut-il en être autrement avec Sollers ?), retrace le génie du philosophe allemand, son aristocratie, sa relation avec Lou Salomé, son calvaire avec une mère imbécile, une sœur nazie avant la lettre – rappelons son aventure paraguayenne et le rêve de son mari, un certain Förster, non moins fêlé qu'elle, qui voulait établir en pleine jungle sud-américaine une colonie aryenne, composée de paysans allemands blonds, et dont existent

encore quelques survivants totalement crétinisés par les mariages consanguins. Le narrateur l'appelle M.N., Monsieur Nietzsche ; le N. pourrait signifier aussi Nemo, Nihil, qu'il lit, relit, place sous ses microscopes spéciaux (lesquels ?) (p. 96). Dans la tourmente intellectuelle qu'est l'Europe à la fin du XIX^e siècle, dans ce chaos des -ismes, une voix à peine audible encore s'élève, une intelligence se manifeste, dont les livres sont très peu lus. Ils le seront avec la montée du nazisme, hélas, et mal compris. Avec *Une vie divine*, Sollers tente de corriger l'image déformée de celui qui avait déclaré la mort de Dieu, dont l'Antéchrist allait faire fureur, qui avait remplacé l'Autre, le Crucifié / Ressuscité par Dionysos. L'énorme culture littéraire de Sollers fait que les renvois littéraires, que je qualifierais d'hyper-fréquents, les innombrables citations de M.N., ne sont jamais lourds. Et, malgré le fil ténu composé d'ergotages du narrateur sur sa vie privée double et complémentaire à ses lectures, le roman ne se fait jamais lourd, l'érudition coule de source, sans pédanterie : c'est par son expérience et son métier que Sollers y arrive. Qu'il y mêle allègrement et pêle-mêle Mao, Benoît XVI, sainte Ludvine de Schiedam (morte en 1433, en plus de la jolie allusion au titre du roman), Luther, Calvin, les Huguenots, Hegel, Schopenhauer, Marx, sans oublier les terroristes arabes, n'enlève rien à la cohérence du livre, un tour de force et un amusement pour le lecteur averti.

HANS-JÜRGEN GREIF

DANIEL ST-GERMAIN
Sept jours dans la vie de Stanley Siscoe
Vents d'Ouest, Gatineau
2005, 141 pages

Dans l'Abitibi de 1935, le Polonais Stanislaw Szyszko, Stanley Siscoe pour ses actionnaires, est un magnat de l'or qui, vingt ans auparavant, mettait la pioche sur la plus grande veine aurifère du Canada. Par un frisquet matin de mars, il quitte Montréal et prend l'avion qui le mènera à Senneterre, site de ses activités minières. Le ciel semble toutefois cacher ses intentions car, après quelques heures de vol, la neige virevolte et frappe le pare-brise. L'appareil est

secoué par maints hoquets mécaniques avant que le pilote ne soit contraint de se poser sur un lac.

Rapidement à bout de provisions, les deux hommes, las de scruter le ciel en vain, doivent affronter la forêt pour espérer manger à nouveau des œufs au lard. Ils ne s'entendent cependant pas sur l'itinéraire qui les mènera à leur salut et chacun part de son côté. C'est lorsque la faim et le froid le tenaillent à mort que Siscoe renoue avec ses démons. Tenant à peine debout sur ses raquettes improvisées, il revoit son passé qui le hante. Emmitouflé, avalé par la forêt abitibienne, il est la proie d'hallucinations. L'image obsédante de son ami amérindien dépossédé de sa terre ancestrale au profit du métal jaune forme une ronde avec les avions et les flocons de neige.

Ni une biographie, ni un roman historique, *Sept jours dans la vie de Stanley Siscoe* est un roman particulier où s'enlacent souvenirs, angoisse, neige et vérité. Daniel St-Germain met en scène un tournage de film pour lequel il doit raconter l'aventure de Siscoe, qui a été le centre d'un procès en 1935. Il intercale témoignages d'enquête et narration. Mais bien que cette documentation soit utile, elle devient lourde. En effet, ces parenthèses s'éternisent,

car elles interviennent lors des moments forts de l'histoire. Fait intéressant à noter, St-Germain interpelle son héros dans la narration ; on s'associe alors à sa douleur. On a froid, on a faim, on est désespéré par tant de blancheur. On est même tenté par les démons de Siscoe.

ARIANNE OUELLET

CARMEN STRANO
Le cavalier bleu
Triptyque, Montréal
2006, 251 pages

Le dernier roman de Carmen Strano, *Le cavalier bleu*, aurait pu être la conséquence d'une réflexion sur le sort réservé à l'art d'avant-garde sous le III^e Reich. Malheureusement, l'intrigue, installée dans un château des Alpes bavaroises pendant une soirée donnée par des hauts dirigeants du régime nazi

tels que Joseph Goebbels, se transforme rapidement en un récit sur les croyances en l'au-delà.

En septembre 1938, Paul Stern se rend en compagnie de sa sœur Annelise et de leurs amies Viola et Günther au château de Hochburg. Scénariste antipathique au national-socialisme, Paul tente de passer inaperçu tout au long de son séjour en Bavière. Or deux événements inattendus viennent troubler son programme : l'arrivée de son rival Julius Hepp, fanatique du régime et d'une violence sans borne, et la commande d'un texte de propagande par Joseph Goebbels dépeignant les Juifs comme des bêtes viles et assoiffées de sang. Ce contrat, qu'il ne veut pas réaliser, l'amène à tenter une fuite vers la Suisse. Durant son périple, il se brise malencontreusement une jambe. Mais son ennemi, Hepp, l'ayant suivi, profite alors de sa vulnérabilité pour l'assassiner. Après sa mort, Paul, qui a vu l'avenir, essaie d'entrer en communication avec son amie Viola afin de l'informer du danger de rester en Allemagne.

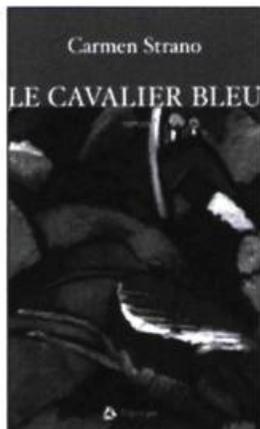
Le cavalier bleu s'adresse à un public appréciant les questions touchant la vie après la mort. Les allusions historiques sont crédibles et traduisent une recherche documentaire poussée de la part de l'auteur. Il ne s'agit toutefois pas, comme l'annonce la quatrième de couverture, d'un récit consacré aux doctrines démentes du régime nazi.

FRÉDÉRIC DESJARDINS

MARIE-PAULE VILLENEUVE
Les demoiselles aux allumettes
VLB éditeur, Montréal
2005, 432 pages

Auteure du best-seller *L'enfant cigarié* (VLB, 1999), Marie-Paule Villeneuve nous revient avec un autre roman historique. *Les demoiselles aux allumettes* brosse le portrait des ouvriers canadiens-français dans les années 1920. Les « années folles », comme nous le constatons dans l'œuvre de Villeneuve, étaient loin d'être faciles pour les travailleurs.

Victoria, la figure centrale du roman, demeure à Hull avec sa mère infirme, son père et ses frères. Pour réussir à faire vivre la famille, tous les habitants de la maison doivent mettre la main



à la pâte. Lorsque l'argent commence dramatiquement à manquer, Victoria décide de se joindre à sa belle-sœur Laurence, qui travaille à l'allumetière de la ville : la Eddy Match. La pauvreté, les épreuves familiales, les luttes syndicales et l'appel d'un amour défendu poussent ensuite la jeune femme à s'exiler aux États-Unis, plus précisément à Lowell, au Massachusetts, afin de travailler dans les filatures. Elle y rencontre des manifestants qui luttent pour le droit

des ouvriers étrangers et pour le respect des unions syndicales. À la suite d'une difficile épreuve personnelle, Victoria est chassée des États-Unis. Elle doit retourner dans sa ville natale et tenter d'y reprendre sa place malgré les médisances et le rejet qu'elle subit de la part de ses confrères et de ses voisins.

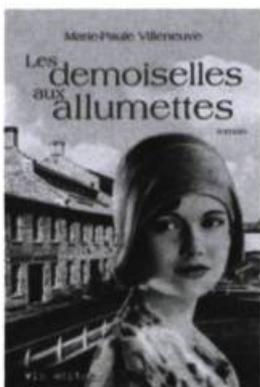
À travers le personnage de Victoria, l'auteure recrée l'ambiance des années 1920, avec la pauvreté des prolé-

taires, l'exploitation des ouvriers par les patrons, la création de syndicats, la place de la femme dans la société canadienne-française, le pouvoir parfois étouffant du clergé, etc.

Si le sujet n'est pas nouveau en littérature, son traitement s'imprègne toutefois d'une touche d'originalité. Le point de vue singulier sur le contexte social, vision toute féminine, comporte un intérêt certain. Par contre, la recherche minutieuse de l'auteure par rapport aux faits historiques – Villeneuve est diplômée en histoire et en philosophie – se fait, à certains moments, un peu trop sentir et en vient à masquer l'intrigue en laissant certaines figures dans l'ombre. La langue simple, les descriptions précises et les dialogues convaincants arrivent tout de même à donner une vie aux nombreux personnages du roman.

Les demoiselles aux allumettes est une œuvre de qualité qui devrait plaire, entre autres, aux lecteurs qui s'intéressent à l'histoire de nos ancêtres ou aux sagas familiales.

SANDRA ROMPRÉ-DESCHÈNES



théâtre

LOUISE DUPRÉ

Tout comme elle

Texte pour le théâtre, suivi d'une conversation avec Brigitte Haentjens

Québec Amérique, Montréal, 2006, 112 pages.

Coll. « Mains libres »

Le dernier livre de Louise Dupré, *Tout comme elle*, porte sur les relations mère-fille, un sujet complexe et grave que l'auteure traite de façon magnifique dans ce texte qui a été mis en scène en janvier 2006 par Brigitte Haentjens, directrice de Sibyllines, un théâtre de création.

Dupré montre bien comment chaque femme porte en elle un lourd héritage, une « indestructible douleur » liée à la naissance elle-même, puis à la séparation, une étape nécessaire afin d'exister hors de la mère. Des liens subsistent. Toujours. Ils font tantôt du bien, tantôt du ravage. Ils contiennent de la colère, du ressentiment, de l'insatisfaction, et tellement de silence.

C'est en quatre actes de douze tableaux chacun que Dupré montre la puissance de ces liens à travers l'histoire émouvante d'une femme, assise à côté de celle qui l'a mise au monde. Avidée d'amour et de reconnaissance, elle se désespère d'exister pour elle, puis elle consent au silence, tait sa colère, ment parfois, cache son amertume. Surtout, elle espère ne pas devenir *tout comme elle*. Cette même femme accouche d'une fille, qui fera tout comme elle, malgré ses efforts pour que la relation soit différente. Comment se fait-il que l'histoire se répète ? Que faire pour se délester de ce lourd héritage ? Dupré fournit quelques éléments de réponse : se séparer, apprendre à dire « je », exister sans avoir besoin du regard approbateur de la mère, rester soi malgré les reproches et les critiques, se tenir debout, avancer « pas à pas, vivante, vivante de ma seule vie comme dans un amour désormais libre de toute éternité ».

Le texte pour le théâtre est suivi d'une conversation avec Brigitte Haentjens sur la construction de l'œuvre. Il y est aussi beaucoup question de cette douleur que chaque femme porte en elle et dont elle ne parle pas. Une douleur qui se transmet. Toujours.

Louise Dupré

Tout comme elle

suivi d'une conversation avec Brigitte Haentjens



Québec Amérique

CÉLINE CYR